This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

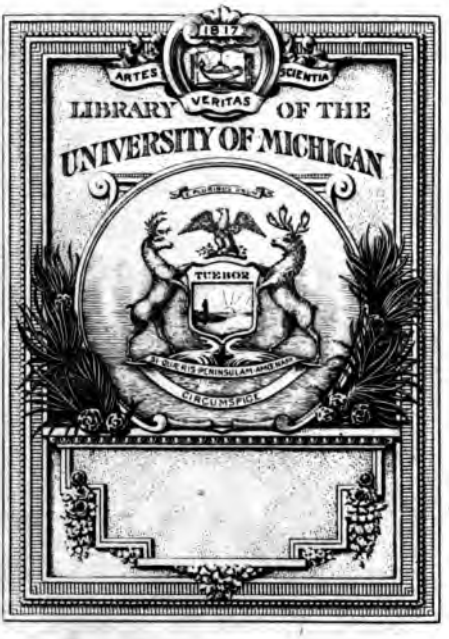
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

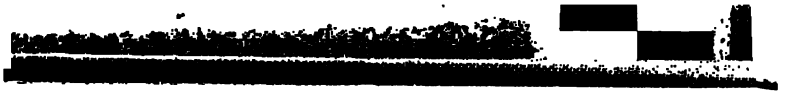
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 991,725


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
R75m



ROMAIN ROL

LA

MONTESPA

DRAME EN TROIS ACTES

[illegible]
[illegible]
[illegible]
PARIS, [illegible]

6842

La Montespan

DRAME EN TROIS ACTES

DU MÊME AUTEU

THÉATRE

Saint-Louis, poème dramatique en cinq actes.
Revue de Paris, 1897.

Aert, trois actes, représenté sur le Théâtre de l'Œuvre, le 3 mai 1898.
Editions de la *Revue d'Art dramatique*.

Les Loups, trois actes, représenté sur le Théâtre de l'Œuvre, le 18 mai 1898.
Editions des *Cahiers de la quinzaine*.

Le Triomphe de la Raison, trois actes, représenté sur le Théâtre de l'Œuvre, le 21 juin 1899.
Editions de la *Revue d'Art dramatique*.

Danton, trois actes, représenté par le Cercle des Escholiers, et le Théâtre Civique, le 29 et le 30 décembre 1900.
Editions des *Cahiers de la quinzaine*.

Le 14 Juillet, action populaire en trois actes, représenté au Théâtre de la Renaissance-Gémier, le 21 mars 1902.
Editions des *Cahiers de la quinzaine*.

Le temps viendra, trois actes.
Editions des *Cahiers de la quinzaine*, mars 1903.

ROMAN

Jean-Christophe. — I. *L'Aube*.
Editions des *Cahiers de la quinzaine*, février 1904.

Jean-Christophe. — II. *Le Matin*.
Editions des *Cahiers de la quinzaine*, février 1904.

HISTOIRE ET CRITIQUE

Histoire de l'Opéra en Europe, avant Lully et Scarlatti, 1895. Fontemoing.

François Millet.
Duckworth. Londres, 1902.

Vies des hommes illustres. — I. *Beethoven*.
Editions des *Cahiers de la quinzaine*, 1903.

Le Théâtre du Peuple.
Editions des *Cahiers de la quinzaine*, 1903.

ROMAIN ROLLAND

LA MONTESPAN

DRAME EN TROIS ACTES

ÉDITIONS DE LA
REVUE D'ART DRAMATIQUE ET MUSICAL
25, RUE D'ULM,
PARIS, 1904.

848
K75m

PERSONNAGES

FRANÇOISE ATHÉNAÏS, marquise de MONTESPAN, 39 à 40 ans.
MARIE-AUBE DE BLOIS, sa fille, 16 ans.
ANGÉLIQUE DE FONTANGES, 18 ans.
LA REINE, 45 ans.
LA VOISIN.
LE ROI, 50 ans.
LOUVOIS, 40 ans.
GABRIEL NICOLAS DE LA REYNIE, lieutenant général de police, 55 ans.
TROIS COURTISANS.
GENTILSHOMMES et DAMES DE LA COUR.

La scène à Versailles, vers 1680.

Rom. Lang.
Berès
2.12.49
47655

LA MONTESPAN

ACTE I

Au palais de Versailles. L'appartement de Mme de Montespan.
Mme de Montespan est couchée dans un grand lit de parade, au milieu de la pièce. Au pied du lit, Marie-Aube, sa fille, et Mlle de Fontanges tiennent un enfant nouveau-né, enveloppé de langes et de dentelles. Près du chevet, la Voisin est assise, un peu à l'écart, sur la marche de l'estrade qui supporte le lit. La chambre est bordée d'une haie de courtisans, qui défilent, en baisant la main de la marquise. Les fenêtres sont ouvertes. On entend au dehors les acclamations du peuple, et les violons et les hautbois qui sonnent des airs de danse.

Mme DE MONTESPAN.

Qu'on montre l'enfant au peuple !

(Marie-Aube qui tient l'enfant, fait le geste de le remettre à Mlle de Fontanges.)

Mme DE MONTESPAN *(à Marie-Aube).*

Vous, ma fille.

MARIE-AUBE.

Madame...

Mme DE MONTESPAN.

Je le veux.

(Marie-Aube s'avance vers le balcon, avec l'enfant dans ses bras. Angélique de Fontanges l'accompagne.)

Mlle DE FONTANGES.

Voyez, Marie-Aube. Le beau spectacle ! Ce grand peuple acclamant cet enfant, votre frère ! N'êtes-vous pas bien heureuse ?.. Qu'avez-vous ?

MARIE-AUBE *(au moment de se pencher à la fenêtre, se rejette en arrière).*

Fontanges, prenez l'enfant. Ces cris me font horreur... Que ma mère ne s'aperçoive de rien !

(Mlle de Fontanges lui prend l'enfant des mains, et le montre au peuple, dont les cris redoublent.)

LA VOISIN *(s'approchant de l'oreiller de la marquise.)*

Ils crient fort, madame.

Mme DE MONTESPAN.

Pas assez fort ! Quand le dauphin est né, ils ont fait un feu de joie dans la cour du château, avec les planches des salles basses, et les chaises à porteurs. Qu'ils crient plus fort ! Voisin, ouvre ma cassette. Prends de l'argent. Jette-leur !

(La Voisin obéit, et jette l'argent, du balcon. Le peuple hurle de joie.)

PREMIER COURTISAN *(à mi-voix).*

Tout ce bruit, parce que la jument du roi a mis bas un petit bâtard de plus !

DEUXIÈME COURTISAN.

Avec quelle arrogance cette catin triomphe !

TROISIÈME COURTISAN.

Seize ans n'ont pas épuisé son empire sur le Roi.

SECOND COURTISAN.

Déjà seize ans, vraiment ?

TROISIÈME COURTISAN.

Les dates sont écrites ici : le premier enfant et le dernier. *(Il montre Marie-Aube et l'enfant, qu'on emporte hors de la chambre. Marie-Aube et Mlle de Fontanges sortent avec lui.)*

PREMIER COURTISAN.

Elle a été bien près déjà de tomber du pouvoir. Mais quand on la croit au moment de vider l'étrier, un hasard singulier vient refaire sa fortune et la remettre en selle.

SECOND COURTISAN.

Ce n'est point naturel. Il faut qu'elle ait des puissances magiques, contre qui les moyens ordinaires viennent se briser.

PREMIER COURTISAN.

Nulle autre magie que sa luxure ! Les recettes des courtisanes, voilà ses sortilèges.

SECOND COURTISAN.

Non, non, il y a un mystère. Si l'on pouvait interroger les sorcières qui rôdent autour d'elle, on saurait bien des choses.

PREMIER COURTISAN.

La formule de quelques onguents, de quelques aphrodisiaques !

SECOND COURTISAN.

Riez, monsieur l'esprit fort. Vous ne croyez pas au Diable ?

PREMIER COURTISAN.

Toute femme est le Diable. Allons lui rendre hommage. *(Ils vont baiser la main de la marquise. La plupart des courtisans partent peu à peu.)*

Mme DE MONTESPAN *(reçoit les hommages avec une hauteur indifférente, les yeux soucieux et durs).*

Mme DE MONTESPAN.

Où est la Reine? Pourquoi n'est-elle pas encore venue? *(Il se fait un mouvement vers la porte d'entrée.)*

UN GENTILHOMME.

Madame, voici Sa Majesté.

SCÈNE II

(La Reine entre. C'est une petite femme replète, aux mouvements pressés et incertains.)

LA REINE.

Mon Dieu, madame, combien je suis aise de vous voir hors d'affaire ! On m'avait dit, hier au soir, que vous étiez perdue. Je me suis fait, cette nuit, des fantômes à ce sujet. J'ai rêvé de tentures noires, de cierges, de cercueils.

Mme DE MONTESPAN.

Je remercie Votre Majesté de sa sollicitude. J'espère que ces sottises n'ont pas troublé son sommeil.

LA REINE.

Hélas ! ne vous inquiétez point. Tous les soucis ne m'ont jamais empêchée de dormir. Je ne sais comment cela se fait : il y a des nuits où j'ai du chagrin à en crever ; mon oreiller est tout noyé de larmes : mais il faut que je dorme. — Et voyons votre figure. Las ! comme elle est mauvaise ! Vous êtes pâle comme une morte, ma belle. Donnez-moi la main... Vous avez la fièvre. Comment vous sentez-vous ? Mais vous n'allez pas bien ! Mais vous êtes très mal !

Mme DE MONTESPAN.

Votre Majesté prend trop d'intérêt à ma santé. Je vais bien.

LA REINE.

Non, non, vous vous trompez. Je ferai pour vous une neuvaine à sainte Marguerite. — Mon Dieu ! ma fille, n'allez pas mourir ! Que vous me manqueriez, si vous n'étiez plus là !

Mme DE MONTESPAN *(ironique).*

Je ne me savais point si nécessaire à votre service.

LA REINE.

Je vous assure ! — Je suis une personne d'habitudes. J'ai besoin d'avoir autour de moi les mêmes êtres. De nouvelles figures me troublent. Je crois que j'aimerais mieux garder quelqu'un que je n'aime point, que changer de visages. *(Après un petit silence.)* D'autant plus, n'est-ce pas, quand on s'est attachée aux gens, comme moi à vous. — Jésus ! comme ils crient ! Est-ce que cela ne vous fatigue point ?

Mme DE MONTESPAN.

Non, madame. Nulle musique plus douce aux âmes bien nées, que le murmure de la gloire.

LA REINE.

Ils n'ont jamais fait autant de bruit, quand j'accouchai de Monseigneur. Il est vrai que nous n'en avions pas besoin.

Mme DE MONTESPAN.

Pourquoi ?

LA REINE.

Quand on doit, comme Monseigneur, régner un jour sur ce peuple, il importe peu d'en être aimé ou non.

Mme DE MONTESPAN.

Votre Majesté sait pourtant mieux que personne qu'on règne par l'amour, autant que par la naissance.

LA REINE.

Oui, dans ce pays, le premier minois aguichant, une coquette, un chat coiffé, ont le pas sur le mérite véritable. Les premiers temps que je fus en France, ce dérèglement d'esprit me chagrina, je l'avoue. Depuis, j'en ai pris mon parti : il faut bien se faire aux mœurs des pays, si déraisonnables qu'elles soient.

Mme DE MONTESPAN.

Sans doute : d'ailleurs, le vrai mérite ne trouve-t-il point sa récompense en soi ?

LA REINE.

Oui, c'est une grande consolation ; mais quelquefois, on ne laisserait pas de donner son mérite, pour changer la forme de son nez.

Mme DE MONTESPAN.

Eh ! que dites-vous là ?

LA REINE.

Chut, chut, qu'est-ce que j'ai dit ? Ce sont des extravagances ! Si le père Annat m'avait entendue, je serais bien grondée ! Ne lui répétez pas, ma belle. Est-ce que des femmes de notre âge doivent se soucier encore de plaire ? — Mais on a beau être vertueuse, raisonnable, et savoir certainement qu'il n'est rien de préférable à une chaste vie, le démon rôde à votre oreille, et vous souffle ses dégoûtantes tentations. En ce moment surtout, on dit qu'il a tendu ses filets autour de nous, il s'acharne après nous. Ah ! ma

mie, il faut bien nous défendre. Quelle chose épouvantable !

Mme DE MONTESPAN.

Quoi donc ?

LA REINE.

Ne savez-vous point ce qui se passe ? Est-ce que le Roi ne vous a rien dit ? Attendez, je veux m'approcher. Il paraît qu'il ne faut point qu'on le sache. La police est sur les pistes ; on ne doit point la gêner.

(Les courtisans sont sortis peu à peu. La Reine est seule avec Mme de Montespan et la Voisin, dissimulée derrière le lit.)

Ma belle, le diable est à la Cour. Nous sommes environnés de sorciers, de magiciens. Ils nous guettent, ils cherchent à happer nos âmes. Rien ne vient à bout de cette engeance : on les chasse par la porte, ils reviennent par la fenêtre ; on les brûle, ils renaissent. M. de La Reynie a mis la main sur une association immense de ces démons, où se sont laissé engluer une foule de grands seigneurs.... Est-ce que vous avez froid ?

Mme DE MONTESPAN *(a un petit frémissement imperceptible).*

Non, madame, continuez.

LA REINE.

La Cour est infectée. Les uns ont vendu leur âme au Diable pour de l'argent, les autres pour des honneurs, les autres, — c'est le plus ignoble, — les autres pour de l'amour ! — M. le Maréchal de Luxembourg, un si bon homme ! Mon Dieu ! quand je pense que je lui laissai hier caresser Rocroy, mon petit chien !.. Il est conduit tout à l'heure à la Bastille, les exempts sont chez lui. Il paraît qu'il a demandé au Diable de lui enlever sa femme ! Quelle abomination ! — Et Madame de Soissons !... Pour celle-là, j'en suis ravie. Une dévergondée qui mange gras le vendredi et qui couche

avec ses laquais !.. Elle a empoisonné une demi-douzaine d'amants. Elle vient de s'enfuir de Paris, dans son carrosse. Mais on a mis la main sur sa sœur, Madame de Bouillon : celle-ci empoisonnait son mari, pour épouser M. de Vendôme. Et Madame de Polignac, et Madame de Gramont, et Madame d'Angoulême ! Ah ! les coquines ! J'espère qu'on ne les ménagera point, cette fois, qu'on en fera un exemple, et que les honnêtes femmes vont prendre leur revanche. N'est-ce pas épouvantable ? Tout est dans la terreur. On n'ose plus rien toucher : tout a le goût de poison. Ce matin, en traversant la Galerie des Batailles, soudain une odeur de soufre m'a saisie à la gorge ; je n'ai eu que le temps de faire quelques signes de croix : je suis certaine qu'*Il* venait de passer là. — Qu'en dites-vous, ma belle ? Pour moi, je ne m'étonne point tant de la méchanceté des hommes, que de leur affreux courage à se perdre eux-mêmes, pour satisfaire à leurs sales instincts. Se peut-il concevoir que des êtres doués de raison aillent volontairement se livrer à l'Ennemi du genre humain, pour leur éternité ?

Mme DE MONTESPAN.

Pourquoi non ? C'est qu'ils veulent ce qu'il veulent, et que pour l'exécuter, tous les moyens sont bons.

LA REINE.

Même l'Enfer ?

Mme DE MONTESPAN.

Qu'est-ce que l'Enfer, auprès de l'Amour ou de la Haine ?

LA REINE.

Mais, ma chère, on n'aime ou on ne hait que quelques semaines. On est brûlé pendant des siècles.

Mme DE MONTESPAN.

Qu'importe, si, un jour, une heure, une seconde, on a eu

la victoire ! Quelle âme serait assez lâche, voyant près d'elle le but de ses désirs, et n'ayant pour l'atteindre qu'un crime à accomplir, qui n'oserait franchir ce crime qui l'en sépare? Elle n'aime point, celle-là, elle ne vit point, elle n'est rien, elle n'a jamais été ! J'aime mieux mon enfer que son paradis de ruminant, remâchant son ordure !

LA REINE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! ne vous agitez point ! Comme vous êtes animée ! On dirait que vous les approuvez.

Mme DE MONTESPAN.

Je ne les approuve point, madame. Je les comprends et je les plains. C'est une hypocrisie de se dire chrétienne, et de jeter la pierre à ceux qui ont péché, sans chercher à sentir ce qu'ils ont dû souffrir pour se résoudre à l'affreux héroïsme du péché.

LA REINE.

Je n'ai rien dit, ma belle, je n'ai rien dit ; je n'ai accusé personne. Je ne pensais point que vous prendriez cela tant à cœur. Ne vous remuez point ! Votre lait va tourner. Rentrez dessous vos draps. Vous êtes toute moite... Là, parlons d'autre chose. — Et qu'avez-vous fait de mon beau collier?

Mme DE MONTESPAN.

Quel collier?

LA REINE.

Ce collier de diamants, avec une miniature qui représente Lucrèce...

Mme DE MONTESPAN.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA REINE.

Mais, ma chère, le Roi me l'a demandé hier au soir, à

Saint-Cloud, chez Madame ; et je le lui donnai avec bien de la joie ; car je ne doutais point que ce ne fût à vous qu'il le destinât. Comment donc ! Il ne vous en a pas fait présent ? Il avait un visage si galant et si passionné en me le demandant, que nous y avons tous été trompés. Il faut donc qu'il l'ait donné à quelque autre. Cela est incroyable !

Mme DE MONTESPAN.

Il me l'apportera tout à l'heure, sans doute.

LA REINE.

Non, pour cela j'en réponds ; car je lui demandai ce matin si le présent avait plu, et il me dit que oui. Il en a donc disposé. Ah ! cela est plaisant ! Je vous en donnerai un autre : ne vous inquiétez point, ma fille.

Mme DE MONTESPAN.

Je n'en veux point.

LA REINE.

Si, si, j'y tiens, vous y avez droit. Le Roi vous a frustrée. Je vous l'enverrai tout à l'heure... Plus riche encore que le premier.

Mme DE MONTESPAN.

Non, non, vous dis-je, je n'en veux point, je n'en veux point !

LA REINE.

Là, là, que vous êtes irritable ! Tout vous blesse aujourd'hui. Vous êtes malade. Je n'enverrai rien, ma fille, je ne veux point vous contraindre. — Au moins, cette petite histoire ne vous a point affectée ? Vous connaissez le Roi : ce sont là de ses tours. Il faut qu'il brûle toujours pour quelque cotillon. Pour moi, j'en ris de bon cœur. Il ne peut se résoudre à vieillir. Mais pour qui a-t-il pris feu ?

Mme DE MONTESPAN.

Je suis fatiguée, Excusez-moi.

LA REINE.

Oui, vous avez besoin de sommeil. Je vous laisse. Allons, mangez bien, dormez bien, et ne pensez à rien... Ah! que vous avez mauvaise mine! On ne vous reconnaîtrait plus. Soignez-vous bien, ma fille. Soignez-vous, pour l'amour de moi! A notre âge, il faut se soigner.

Mme de Montespan, muette et frémissante, salue la Reine qui part, et la regarde s'éloigner, les dents serrées, les doigts crispés sur ses draps.)

SCÈNE III

Mme DE MONTESPAN, LA VOISIN.

Mme DE MONTESPAN *(se dresse sur son lit et appelle).*

Voisin!

LA VOISIN *(sort de l'encoignure du lit, à l'ombre duquel elle était cachée).*

Ma fille?

Mme DE MONTESPAN.

Tu étais là? Tu l'as entendue? Il me trompe! Il aime une autre. Une autre a pris ma place. Il fait à d'autres largesse de ce qui est mon bien. Voilà donc pourquoi il n'est pas encore venu aujourd'hui! Il m'échappe. Une rivale me l'enlève... Cela ne se peut, ce n'est point vrai! C'est une invention de cette menteuse. Cette idiote malfaisante a imaginé ce conte, cette histoire de collier afin de me torturer!

LA VOISIN.

Elle a dit vrai. Vous avez une rivale.

Mme DE MONTESPAN.

Balourde ! tu le savais, et tu ne me disais rien !

LA VOISIN.

Une injure de plus, et je pars.

Mme DE MONTESPAN.

Reste ! — Ah ! comme tu abuses de ce que j'ai besoin de toi ! — Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Qui est cette femme ?

LA VOISIN.

Je puis donner aux autres les moyens de prévoir et de faire leur destin ; je n'ai pas le droit de le faire à leur place.

Mme DE MONTESPAN.

Eh ! que m'as-tu donné ? J'ai cru en toi, je me suis soumise à toi, j'ai bu tes philtres, récité tes prières, porté tes amulettes. Chaque jour, pour t'obéir, je marche au bord de la mort éternelle. Et pourquoi ? Pour en arriver là !

LA VOISIN.

De quoi vous plaignez-vous ? Voici quinze ans que, grâce à moi, vous gardez un cœur, que jusqu'ici rien n'avait pu enchaîner.

Mme DE MONTESPAN.

Mais au prix de quelles luttes ! Pas une heure de repos. Un combat tous les jours renouvelé. Et dès que mes yeux écrasés de sommeil se ferment malgré moi, ce cœur incertain se dérobe et me fuit. Quelle fatigue ! Dois-je être reconnaissante de cette conquête heure par heure, où tout est à recommencer toujours ?

LA VOISIN.

Je ne vous ai point trompée. Vous avez les succès auxquels vous avez droit. Les moyens dont vous usez ne peuvent vous donner que des victoires passagères. D'autres plus vigoureux vous devaient assurer le triomphe décisif. Vous avez reculé. Vous seule êtes cause de ce que vous me reprochez.

Mme DE MONTESPAN.

Que pouvais-je faire de plus ?

LA VOISIN

Vous le savez.

Mme DE MONTESPAN.

Tais-toi !

LA VOISIN.

Vous savez bien ce dont je vous ai parlé. C'est si peu de chose, pourtant : quelques cérémonies, une messe...

Mme DE MONTESPAN.

Oui, la messe, la messe noire... Tais-toi ! Je t'ai défendu de m'en reparler !

LA VOISIN.

Le grand-père du Roi disait que Paris valait bien une messe.

Mme DE MONTESPAN.

Oui, mais quelle messe !

LA VOISIN.

Vous avez consenti à vous servir du Maître ; mais vous retirez d'une main ce que vous donnez de l'autre. Ne vous étonnez point qu'Il agisse de même. Pour être sûr de Lui, Il doit être sûr de vous.

Mme DE MONTESPAN.

Lui refusé-je rien de moi ? Mon âme est sienne ; mais qu'Il ne me demande point de m'abaisser à ces immondes pratiques !

LA VOISIN.

De quoi s'agit-il ? Quelques gestes. Pas un mot. Fermez les yeux, et livrez votre corps.

Mme DE MONTESPAN *(les yeux fixes).*

Nue, couchée sur l'autel, la tête et les jambes pendantes, — sur mon corps, les regards et les mains d'un prêtre vicieux, — sur mon ventre sacrilège, la croix du Seigneur, et le calice sacré, le calice rouge du sang d'un enfant innocent !.. — Non, non ! Ote-toi d'ici !

LA VOISIN.

Qu'est-ce que cela au prix de ce que vous voulez ? Il se fonde à peu de frais, le pouvoir qui n'exige que le sang d'un innocent.

Mme DE MONTESPAN.

Mon cœur se soulève. Je ne veux pas, je ne puis pas m'humilier.

LA VOISIN *(âprement).*

Vous qui croyez connaître toutes les voluptés, vous ne connaissez pas la plus puissante de toutes, celle de se dégrader. Le troupeau humain est parqué entre deux étroites limites : celle du bien, celle du mal. Il lui est interdit d'aller, ni plus haut, ni plus bas. Un petit nombre seuls osent franchir les barrières ; et la gloire est plus grande à passer celle du mal ; car cela est plus défendu. Briser ses chaînes, s'arracher au carcan de la morale humaine, souffleter sa conscience, s'avilir,... c'est une amère joie pour ceux qui sont

grands et qui dominent le monde. Ce n'est rien de mépriser les autres : il faut aussi se mépriser soi-même. Quelle âpr jouissance de fouler aux pieds l'œuvre de Dieu, de salir son image, de s'abaisser, de s'abaisser plus bas ! Alors on devient semblable à l'Autre, à Celui qui rit dans la douleur, et qu s'enorgueillit dans l'abjection, au Maître qui tient dans ses mains toute la puissance du monde, non afin d'en user, mais afin de la détruire !

Mme DE MONTESPAN.

Je ne puis. La maladie a brisé mon cœur. Il est trop faible pour supporter tes sauvages ardeurs. Ah ! Voisin ! Songe qu'il suffirait d'un instant d'imprudence pour me perdre à jamais !

LA VOISIN.

Un instant suffit aussi, si vous n'agissez point, pour ruiner votre pouvoir. Osez !

Mme DE MONTESPAN *(sèchement).*

Je ne veux point. — *(La Voisin fait mine de s'éloigner. — Suppliante).* — Ne te fâche pas, Voisin, ne m'abandonne pas ! Je suis fatiguée, usée, rongée par la fièvre. Je ne puis penser. Epargne-moi ! Plus tard !... Maintenant, il faut que je dorme. Je veux guérir, guérir...
(La Voisin va sortir. Mme de Montespan la rappelle.)

Mme DE MONTESPAN.

Attends. Disons ensemble la prière.
La Voisin revient, s'agenouille près du lit. Mme de Montespan, assise sur le lit, dit la prière avec une exaltation contenue).

Mme DE MONTESPAN.

« Je demande l'amour du Roi : qu'il me soit continué. Que

nulle autre n'entre dans son lit. Que mes rivales meurent. Que la race de la Reine s'éteigne sans enfants ; que mes enfants prennent leurs places dans leurs honneurs et dans le trône. Que je sois toute puissante aux conseils du Roi ; que ma volonté soit la sienne ; que mes créatures soient les siennes ; et que ma gloire redoublant plus que par le passé, la Reine étant répudiée, je puisse épouser le Roi. »

(Silence.)

(La Voisin reste un moment encore agenouillée, tandis que Mme de Montespan, muette, semble attachée opiniâtrement à sa pensée. — La Voisin se lève, arrange les oreillers de Mme de Montespan qui se recouche ; elle baisse les rideaux et sort. — Mme de Montespan, immobile, les yeux fermés, semble dormir.)

SCÈNE IV

(Marie-Aube et Angélique de Fontanges entr'ouvrent la porte et regardent.)

ANGÉLIQUE DE FONTANGES.

Madame repose.

(Elles entrent sur la pointe des pieds, et vont s'asseoir au pied du lit, sur la haute marche de l'estrade, le dos tourné à Mme de Montespan. Elles causent à mi-voix, en faisant quelque broderie.)

Mlle DE FONTANGES.

Comme elle était agitée aujourd'hui ! Elle paraissait souffrir.

MARIE-AUBE.

Ma mère se tourmente toujours. Je ne l'ai jamais vue heureuse.

Mlle DE FONTANGES.

Jamais heureuse ! Un jour comme celui-ci !.. Ah !.. *(Elle soupire, en regardant du côté de la fenêtre.)*

MARIE-AUBE.

Vous soupirez. A quoi rêvez-vous ?

Mlle DE FONTANGES.

Ah ! Marie ! Cette journée de triomphe, ce peuple en fête, ces acclamations glorieuses, tout Versailles accouru pour porter ses hommages, et la Reine elle-même !.. Comme Madame est heureuse ! Comme vous devez l'être aussi !

MARIE-AUBE.

Je vous cèderais volontiers un tel bonheur. Ou plutôt... Dieu me garde de faire un pareil vœu ! Je vous aime trop, pour vous souhaiter d'être à ma place.

Mlle DE FONTANGES.

Comme vous avez dit cela ! Qu'avez-vous ?

MARIE-AUBE.

Ce n'est rien.

Mlle DE FONTANGES.

Vous avez les larmes aux yeux.

MARIE-AUBE.

Ce n'est rien ; c'est passé, vous voyez.

Mlle DE FONTANGES.

Vous avez un chagrin, je le vois bien depuis quelque temps. Et tout à l'heure encore, au balcon, vous fûtes près de vous trouver mal. Il faut me dire tout. Vous avez des secrets pour moi ? Oh ! ne sommes-nous pas amies ? Nous

nous sommes promis de ne rien nous cacher.... Marie, vous ne m'aimez pas?

MARIE-AUBE.

Vous allez me faire pleurer encore. Voyez, je suis folle. Je fais tout ce que je puis pour m'empêcher... *(elle pleure.)*

Mlle DE FONTANGES.

Mon Dieu ! Quel gros chagrin ! — Tu as un amoureux?

MARIE-AUBE *(souriant au travers de ses larmes).*

Non.

Mlle DE FONTANGES.

Mais alors, de quoi souffrez-vous, mignonne?

MARIE-AUBE

Ah ! Fontanges, vivre dans cette ignominie !

Mlle DE FONTANGES.

Que dites-vous ?

MARIE-AUBE.

Sentir cette corruption autour de soi, cette odeur de péché, le souffle de ces âmes pourries ! Quel dégoût ! Il y a des nuits où je ne puis respirer ; je reste assise dans mon lit, sans oser poser ma tête sur l'oreiller, je n'ose pas appuyer ma main : les murailles, les draps, tout me semble gras de vice. L'haleine de la mort me suffoque. Je ne puis vivre !

Mlle DE FONTANGES.

Mais, ma chérie, vous êtes malade ; comment pouvez-vous penser de pareilles choses ?

MARIE-AUBE.

Ne m'obligez pas à vous dire ce que vous savez comme

moi. Ma honte vous fait-elle pas rougir ? Ne sentez-vous pas pas autour de moi l'horreur de l'adultère ?

Mlle DE FONTANGES.

Marie !

MARIE-AUBE.

Ah ! mon Dieu ! *(Elle se retourne, et regarde Mme de Montespan, qui est immobile, et les yeux clos.)* Elle dort. *(Plus bas.)* Qu'elle n'entende point ! Je mourrais de douleur, si elle pouvait se douter de ce qu'il y a dans mon cœur ! — Fontanges, comment a-t-elle osé ? Elle était mariée, elle avait des enfants ; le Roi aussi. Rien ne les a empêchés de commettre ce péché, de vivre dans ce péché. A leur âge, Fontanges ! Et la vieillesse vient, et rend la faute plus lamentable de jour en jour. Tous ces gens qui le savent, qui le voient, qui nous flattent et nous méprisent ! Ce peuple affreux, exultant de la naissance de ce petit malheureux, mon frère, comme moi enfant du péché, comme moi bâtard ! Oh ! Fontanges ! Ils m'ont appelée ainsi, tout à l'heure, je l'ai entendu, là, Monsieur de Gesvres !... *(Elle pleure.)* Il a raison. Quoi que je fasse, cette chair, cette âme, sont l'œuvre du péché, le mélange de deux adultères. Mon père adultère. Ma mère adultère. N'est-ce pas affreux ? Qui me lavera de cette honte ? Avais-je demandé à vivre ?

(Mme de Montespan soupire.)

Mlle DE FONTANGES *(lui mettant la main sur la bouche).*

Chut, chut, je vous en prie !

MARIE-AUBE *(regardant Mme de Montespan).*

Elle a soupiré. Elle rêve... Pauvre mère ! que je voudrais effacer sa faute ! Comment se jugerait-elle ? Tout concourt à l'égarer. Pas un qui ose penser droit. Nul conseil. Mon confesseur, à qui j'ai voulu dire mes angoisses, m'a défendu de parler. Je ne puis vivre ici. Si je pouvais m'enfuir !

Mlle DE FONTANGES.

Voulez-vous devenir une autre Solitaire, chercher une Thébaïde ?

MARIE-AUBE.

J'y ai pensé souvent. Vivre dans un désert, loin de tout, avec Dieu ! J'ai supplié mon directeur d'appuyer mon désir. J'ai demandé à ma mère de me laisser entrer en religion. Ils m'ont refusé durement.

Mlle DE FONTANGES.

Ils ont eu raison de vous empêcher de faire votre malheur.

MARIE-AUBE.

Quel bonheur y a-t-il donc à rester ? Ne vois-je pas bien tout ce qu'ils souffrent? Que de larmes dévore ma mère ! que de tourments ! Jamais un instant de joie !

Mlle DE FONTANGES.

Vous n'êtes pas dignes de votre bonheur. — Être ce que vous êtes ! C'est une chose ravissante ! Si j'étais à votre place !

MARIE-AUBE.

Osez-vous m'envier ?

Mlle DE FONTANGES.

De tout mon cœur !

MARIE-AUBE.

Malgré...

Mlle DE FONTANGES.

Bah ! Dieu n'est pas si sévère ! La belle affaire de s'aimer ! Un amour, c'est bien innocent ! A qui cela fait-il tort, quelques caresses ? Faut-il déranger Dieu pour cela ? — Et puis, à quoi serviraient les confesseurs, si l'on n'avait rien à leur raconter ? On est jeune, il fait bon pécher !

MARIE-AUBE.

Folle !

Mlle DE FONTANGES.

Régner sur les cœurs, tenir les regards du monde attachés à sa gloire, sentir les désirs vous envelopper, disposer des faveurs, voir un roi à ses genoux ! Que cela est délicieux ! Qu'il est exquis de vivre ! — Cher Roi ! comme il est doux de l'aimer et d'être aimée de lui ! Qu'il est bon ! Qu'il a de tendresse et de majesté !

(Elle joue avec son collier.)

MARIE-AUBE.

Cessez, Fontanges, je vous en prie.

Mlle DE FONTANGES.

Pourquoi ? Ne puis-je dire que votre père est aimable ?

MARIE-AUBE.

Il l'est, je le sens aussi ; mais je ne sais pourquoi, je suis gênée de vous l'entendre dire.

Mlle DE FONTANGES *(lui passant les bras autour du cou).*

Chère Aube, si innocente ! Chère petite bâtarde ! Tu ne sais donc pas que je t'en aime mieux de l'être !

MARIE-AUBE *(se dégageant de ses bras).*

Fontanges, je vous défends !.. Si vous continuez, je me fâche. — Avec quoi jouez-vous ? Quel est ce collier ? Je ne vous l'avais point vu. — Montrez. Une Lucrèce. Mais c'est celui de la Reine !

(Mme de Montespan qui depuis quelques instants a ouvert les yeux, et s'est peu à peu soulevée dans son lit, suivant l'entretien des deux jeunes filles avec une attente haletante, a un sursaut au dernier mot de Marie-Aube.)

MARIE-AUBE.

D'où l'avez-vous, Fontanges?

Mlle DE FONTANGES.

C'est un secret.

MARIE-AUBE.

Dites-moi, dites-moi, qui vous l'a donné ?

Mme DE MONTESPAN *(violemment).*

C'est le Roi !

(Les deux jeunes filles tressaillent. Fontanges tombe à genoux et se cache la figure. Marie-Aube se lève, la regarde avec angoisse et pousse un cri de douleur.)

Mme DE MONTESPAN *(à Marie-Aube, violemment).*

Sortez !

(Marie-Aube sort, sans parler, pâle et glacée.)

SCÈNE V

Mme DE MONTESPAN, ANGÉLIQUE DE FONTANGES

Mme DE MONTESPAN *(à Mlle de Fontanges).*

Vous, venez !

(Mlle de Fontanges se jette au pied du lit et reste la figure cachée dans les draps.)

Mme DE MONTESPAN.

C'est le Roi ?

(Mlle de Fontanges se tait, immobile et tremblante.)

Regardez-moi !

(Elle la prend violemment par les cheveux, et la force à lever la tête.)

Mlle DE FONTANGES.

Madame, vous me faites mal...

Mme DE MONTESPAN.

Réponds !

Mlle DE FONTANGES.

C'est lui.

(Mme de Montespan gronde, et tord de colère la masse de cheveux, qu'elle tient à la main.)

Mlle DE FONTANGES.

Madame, je vais crier !

(Mme de Montespan desserre son étreinte, se rejette en arrière sur son oreiller, soupire, puis se redressant :)

Mme DE MONTESPAN.

Quand te l'a-t-il donné ? où ? comment ?

Mlle DE FONTANGES *(hésitant).*

Madame...

Mme DE MONTESPAN.

C'est hier, à Saint-Cloud, chez Madame.

Mlle DE FONTANGES.

Comment le savez-vous ?

Mme DE MONTESPAN.

Il me l'a dit.

Mlle DE FONTANGES.

Il vous l'a dit ? Le Roi ? Quand ?

Mme DE MONTESPAN.

Ce matin.

Mlle DE FONTANGES.

Ce n'est pas vrai ! Il ne vient pas sans que je le voie.

(Mme de Montespan fait un mouvement de menace. Mlle de Fontanges se recule peureusement.)

Mme DE MONTESPAN.

Ainsi, il t'aime ?

Mlle DE FONTANGES *(baissant la tête, parlant à peine ; mais son orgueil déborde).*

Oui.

Mme DE MONTESPAN.

Depuis quand ?

Mlle DE FONTANGES.

Depuis deux mois.

Mme DE MONTESPAN.

Depuis que je suis malade ! Lâche ! — Comment l'as-tu connu ? *(Mlle de Fontanges secoue la tête.)* Tu ne veux point parler ? — Que m'importe ? Il ne t'aime point. Il s'est diverti de toi. Tu as amusé un instant son ennui.

Mlle DE FONTANGES.

Il ne m'aime point ? Ah ! Dieu ! J'en crois ses chères paroles, ses caresses passionnées... Il ne m'aime point ? Que ne l'avez-vous vu, Madame, ici, à mes genoux, lui, ce grand Roi, baignant mes mains de ses larmes admirables !

Mme DE MONTESPAN *(riant d'un rire forcé).*

La niaise ! Dirait-on pas qu'elle pâme ! Voilà un bel amour ! Un vieillard infirme et dégoûtant ! Le spectacle touchant, que cet amoureux de cinquante ans, pleurant des larmes séniles aux pieds d'une petite guenille !.. Quoi ! il s'est mis à genoux, tout de bon ? Comment a-t-il fait pour se relever ? A-t-il appelé ses valets ?

Mlle DE FONTANGES.

Ah ! comme on voit que vous ne l'aimez pas, que vous ne

ne l'avez jamais aimé ! Je vous méprise, je vous méprise !

Mme DE MONTESPAN.

Par quels honteux moyens as-tu réveillé ses sens ?

Mlle DE FONTANGES.

Je ne l'ai toujours pas pris, comme vous, en plein jour, dans une galerie ouverte aux passants !

Mme DE MONTESPAN *(saisissant brusquement le collier de Mlle de Fontanges).*

Donne-le moi !

Mlle DE FONTANGES *(essayant de se dégager).*

Non !

Mme DE MONTESPAN.

Je le veux.

Mlle DE FONTANGES *(se débattant)*

Vous ne l'aurez pas ! Vous ne l'aurez pas !

Mme DE MONTESPAN.

Lâcheras-tu ? Je te briserai les mains !

Mlle DE FONTANGES.

Vous me déchirez ! Vous m'arrachez les cheveux .. Ah ! cruelle !

Mme DE MONTESPAN *(arrache le collier).*

Je l'ai !

Mlle DE FONTANGES.

Rendez-le moi !

Mme DE MONTESPAN.

Va-t-en !

Mlle DE FONTANGES.

Voleuse ! Je le crierai à tous. Vous m'avez volée ! C'est mon bien !

Mme DE MONTESPAN.

Tiens, le voilà, ton bien !

(Elle rompt le collier entre ses mains, et broie le médaillon sous un objet massif, un flambeau, placé sur la table auprès d'elle.)

Mlle DE FONTANGES.

Ah ! *(Concentrée.)* Que cela est glorieux ! Que vous devez être fière de votre œuvre ! Bête malfaisante et lâche !.. Mais tout ce que vous faites ne sert qu'à montrer davantage votre impuissance. Le Roi ne vous aime plus. Il me l'a dit.

Mme DE MONTESPAN *(se dressant menaçante).*

Tais-toi !

Mlle DE FONTANGES.

Je me moque de vous. Nous avons ri de vous ensemble. Il m'aime. Je suis jeune. Vous, vous êtes une malade, une vieille femme !

(Mme de Montespan rejette violemment ses draps, bondit hors du lit, et saisit un couteau sur la table.)

Mlle DE FONTANGES.

Ah ! que faites-vous ! Pardon ! Au secours !

(Elle fait un bond en arrière, et se sauve à l'extrémité de la chambre. La porte s'ouvre. Des gens paraissent et regardent. Mme de Montespan, debout, tremblante de froid et de colère, regarde Mlle de Fontanges avec mépris, jette le couteau par terre, et se recouche.)

Mme DE MONTESPAN *(avec une rage froide et violente).*

Coureuse ! Catin ! Hors d'ici ! Je te chasse !
(Aux gens qui écoutent à la porte.)
Qui vous a appelés ?
(Les gens se retirent.)

UN GENTILHOMME.

Madame, le Roi.
Mlle de Fontanges se sauve en pleurant, les cheveux en désordre. Mme de Montespan saisit un miroir, et hâtivement se rajuste.)

SCÈNE VI

Mme DE MONTESPAN, LE ROI.

(Le Roi entre. Sa mine et son ton sont courtois et gais, avec quelque affectation.)

LE ROI.

Eh ! quoi, madame, toujours couchée ! Je ne reconnais plus l'intrépide marquise. Il faut se lever, il faut se lever !
(Il lui baise la main.)

Mme DE MONTESPAN *(gravement).*

J'ai été près de mourir hier.

LE ROI *(gêné).*

C'est passé, c'est passé, ne parlons plus de cela. — Vous avez une mine admirable.

Mme DE MONTESPAN *(amèrement).*

Je l'ai empruntée à cette boîte.

LE ROI.

Eh ! pourquoi me le dire ? Je ne veux rien savoir. — Vous tremblez ?

Mme DE MONTESPAN.

J'ai froid.

(Le Roi la recouvre de ses draps. — Pendant tout ce temps, il regarde autour de lui. Mme de Montespan l'observe.)

Mme DE MONTESPAN.

Que cherchez-vous ?

LE ROI.

Vous êtes seule ?

Mme DE MONTESPAN.

Je vous attendais.

LE ROI.

On vous laisse seule? Cela ne peut se supporter. Je veux qu'il y ait toujours près de vous quelqu'une de vos filles.

Mme DE MONTESPAN.

Je viens de les congédier. Un moment de tête-à-tête avec moi vous épouvante-t-il ?

LE ROI.

Que dites-vous, madame ? Je suis ravi.

(Il s'agite avec ennui.)

Mme DE MONTESPAN.

J'espérais vous voir hier.

LE ROI.

Non, vous étiez malade. J'ai voulu attendre que vous fus-

siez rétablie, afin de vous voir toujours belle, comme vous m'avez accoutumé d'être.

Mme DE MONTESPAN.

Votre affection est-elle si fragile, que vous craigniez de la perdre, en la soumettant à l'épreuve de la maladie ?

LE ROI.

Je n'aime point les images tristes. Il faut les écarter de sa vue.

Mme DE MONTESPAN.

Mais ne vous est-il point venu à la pensée, qu'en prenant un peu de tristesse à son ami, c'est autant de moins qu'il lui reste à porter ?

LE ROI.

Racine m'a dit une fort jolie chose. Les dieux de l'Olympe se détournaient du chevet des hommes, à leurs derniers instants. Ils ne devaient point souiller leurs yeux du spectacle de la mort.

Mme DE MONTESPAN.

Sire, les dieux de l'Olympe étaient immortels, et nous ne le sommes pas. C'est en vain que nous détournerions les yeux de la mort qui chemine dans notre chair. Chaque jour lui fraye la route plus large dans nos rides et nos douleurs. Au lieu de nous faire illusion à nous-mêmes, il serait plus intelligent de regarder avec compassion la rouille de l'âge qui nous gagne de toutes parts, et de nous aider, à force de tendresse, à supporter ensemble l'horreur de vieillir.

LE ROI *(mécontent)*.

On ne vieillit point, quand on le veut. — J'ai toujours remarqué, marquise, que vous aviez un goût maladif pour

les images crues. Cela ne me plaît point. Brisons là. — Vous me paraissez en effet avoir mauvaise mine. Vous avez changé.

Mme DE MONTESPAN *(inquiète).*

Ce n'est rien. Quelques jours de soleil me remettront.

LE ROI *(sèchement).*

Je l'espère. Il ne faut pas être malade.

Mme DE MONTESPAN.

J'ai eu tort de vous entretenir de mes ennuis. C'est moi qui vous prie maintenant de parler d'autre chose. Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

LE ROI *(ennuyé).*

J'ai monté en calèche, cet après-dînée, avec Madame Madame de Bourbon, Madame la princesse de Conty et les filles. Nous allâmes tuer des sangliers dans les toiles ; on en tua plus de vingt, la plupart avec des dards.

Mme DE MONTESPAN.

L'air devait être doux dans les bois d'automne mouillés.

LE ROI *(bâillant).*

Il y a beaucoup de faisanderies nouvelles dans la forêt, et jamais elle ne fut si peuplée de cerfs et de menu gibier. Il faut que vous voyiez cela bientôt. Il faut vous lever. Voici des siècles qu'on ne vous voit plus nulle part. La cour ne vous connaît plus. Vous ne faites plus rien.

Mme DE MONTESPAN.

Sire, je fais des enfants à Votre Majesté.

LE ROI *(ennuyé).*

Vous êtes mal couchée. Ces oreillers sont défaits. Il faut appeler quelqu'un.

(Il sonne.)

Mme DE MONTESPAN.

Autrefois, vous n'eussiez eu besoin de personne pour me rendre ces soins.

(Un serviteur paraît.)

LE ROI.

Faites venir Mlle de Fontanges.

Mme DE MONTESPAN.

Pourquoi elle ?

LE ROI.

Et pourquoi point ?

Mme DE MONTESPAN.

Soit.

(Mlle de Fontanges entre, encore toute troublée et les yeux rouges.)

SCÈNE VII

Mmes DE MONTESPAN, Mlles DE FONTANGES, LE ROI

Mme DE MONTESPAN *(durement).*

Arrangez ces oreillers !

(Le Roi cherche à attirer l'attention de Mlle de Fontanges; mais elle, les yeux obstinément baissés, évite de le regarder.)

LE ROI.

Qu'avez-vous, mademoiselle ? Vous avez pleuré ?

(Mlle de Fontanges fait signe que non, sans parler.)

Vous avez les yeux rouges, vous avez pleuré.

Mme DE MONTESPAN.

Ce sont affaires de service, qui nous regardent. *(A Mlle de Fontanges, sèchement.)* Est-ce fait ? Allez !

LE ROI *(ému).*

Attendez, mademoiselle. On vous a fait de la peine. Vous avez un ennemi. Je ne saurais le supporter. Qui vous a chagrinée ? Confiez tout à votre Roi, comme à votre meilleur ami.

(Mlle de Fontanges se détourne et se cache la figure dans ses mains.)

Mme DE MONTESPAN.

Son meilleur ami ? Vous voulez dire son meilleur amant.

LE ROI.

Madame !

Mlle DE FONTANGES *(se jetant aux pieds du Roi, en pleurant).*

Ah ! Sire, venez à mon secours ! Elle me hait, parce qu'elle sait que je vous aime, et que vous m'aimez. Elle m'a insultée devant toute la cour, tout à l'heure, m'appelant de noms affreux, des noms... je n'oserais pas les répéter ! Elle m'a souffletée, elle a voulu me tuer ; et votre collier, sire, ce collier dont vous m'aviez fait don, elle me l'a arraché de force, elle... Ah ! voyez, voyez ce qu'elle en a fait !

(Elle sanglote.)

LE ROI *(à Mme de Montespan).*

Quoi, madame, vous avez osé !... *(A Mlle de Fontanges.)* Relevez-vous, mademoiselle, au nom du ciel, ne pleurez

pas, vous me déchirez le cœur! Ne pleurez plus, ma toute belle!

Mme DE MONTESPAN.

Que parlez-vous d'audace, vous qui venez ici débaucher mes servantes ?

LE ROI.

Je fais ma volonté.

Mme DE MONTESPAN.

Ce n'est donc pas seulement votre action, c'est votre volonté qui est basse.

LE ROI.

Oubliez-vous qui je suis ?

Mme DE MONTESPAN.

Je le sais. Un vieillard.

LE ROI.

Madame !...

Mme DE MONTESPAN.

Je croyais que vous auriez au moins la pudeur de rougir de ces honteuses faiblesses. Mais non ! Vous étalez votre sénile amour pour une petite fille corrompue, malpropre, sans beauté, sotte comme un panier, qui a la taille grossière, les dents laides, point de gorge, les bras plats, les mains longues et noires, — ce haillon !

LE ROI.

Osez-vous insulter une personne que j'honore ! Peut-on pousser une insolence plus loin, que de mépriser ce que son Roi estime ? Parbleu ! c'est être bien misérable ! Il n'y a pas un petit gentilhomme qui ne fasse respecter sa maîtresse

par ses amis et ses serviteurs, et un Roi n'en peut venir à bout ? Je proteste pourtant qu'en quelque manière que ce soit, j'y réussirai ; et je commencerai par vous. Parlez librement, mademoiselle, que voulez-vous que je fasse contre ceux qui vous outragent ? Et pensez fortement qu'il ne me sera jamais impossible de vous satisfaire.

Mlle DE FONTANGES *(essuyant ses larmes, les yeux brillant d'orgueil et de défi).*

Sire, aimez-moi : je ne vous demande rien de plus.

LE ROI.

Que vous êtes généreuse !

Mlle DE FONTANGES.

Que cette femme malade s'abaisse, si elle veut, à d'ignobles injures ! Je me venge d'elle, en l'oubliant. Rien ne saurait l'atteindre davantage. Venez !

LE ROI.

Je vous adore.

(Mlle de Fontanges lance un regard de triomphe à Mme de Montespan et sort. Le Roi la suit.)

Mme DE MONTESPAN.

Vous partez ?.. Attendez ! Ne me laissez point ainsi ! Un instant ! Je veux vous dire... Restez !... J'ai été trop violente. C'est vrai. Je souffre, je suis malade. Vous voyez, je fais effort pour abaisser mon orgueil. Mais vous, de votre côté, sire, ne soyez point si dur. Pensez combien vous m'avez aimée, depuis combien d'années je partage votre vie ! Tout a été commun entre nous ! En ce moment, où un nouvel enfant nous lie plus étroitement encore, nous ne pouvons nous séparer pour un caprice d'une heure ! Ne nous quittons pas ainsi !

LE ROI.

Vous avez parlé de mon âge, tout à l'heure, madame. Il est vrai qu'il y a quinze ans que je vous connais. C'est un long temps pour un amour. Adieu.

Mme DE MONTESPAN.

Louis !

(Le Roi sort.)

SCÈNE VIII

Mme DE MONTESPAN, puis LA VOISIN.

(Mme de Montespan suit des yeux le Roi, le corps penché hors du lit, haletante.)

Mme DE MONTESPAN.

Non, cela ne peut pas... !

(Elle porte la main à sa gorge, comme si elle étouffait.)

Ah !

(Elle se jette hors du lit ; elle appelle d'une voix étranglée et indistincte.)

Voisin !...

(Elle va en trébuchant, chancelant à chaque pas, se heurtant et se raccrochant aux chaises qu'elle fait tomber. Elle prend des vêtements, essaie gauchement de les mettre, s'arrête aussitôt, prise de douleur, près de défaillir.)

(Au bruit du meuble qui est tombé, la Voisin et quelques femmes paraissent.)

LA VOISIN.

Eh ! madame, que faites-vous ?.. Elle va tomber !

(Les femmes se précipitent pour la soutenir.)

Mme DE MONTESPAN (*machinalement*).

Je veux...

(*Elle essaie de se vêtir.*)

LA VOISIN.

Recouchez-vous ! Vous grelottez.

Mme DE MONTESPAN.

Non ! Aide-moi... Je veux...

LA VOISIN.

Vous ne pouvez tenir debout.

Mme DE MONTESPAN (*malgré ses efforts, est forcée de s'asseoir*).

Ah ! que tu me coûtes cher ! Maudit sois-tu !
(*Elle frappe son ventre avec frénésie.*)

LA VOISIN.

Vous vous tuez.

Mme DE MONTESPAN.

Maudit mon ventre ! Maudit ce qu'il a porté !
(*Elle aperçoit son enfant que Marie-Aube tient dans ses bras.*)
Emportez-le ! Je ne puis le voir. Il me fait horreur !
(*Marie-Aube donne l'enfant à une femme, et accourt auprès de sa mère.*)

Mme DE MONTESPAN.

Allez-vous-en ! Toutes ! (*A la Voisin.*) Reste, toi. Fais-les sortir.

LA VOISIN (*à Marie-Aube*).

Eloignez-vous. Ne la contrariez pas.

(*Tous sortent, sauf la Voisin, qui revient vers Mme de Montespan. Celle-ci essaie toujours, obstinément, de se vêtir.*)

Mme DE MONTESPAN.

Habille-moi. Je ne puis.

LA VOISIN (*obéissant*).

Que voulez-vous faire?

Mme DE MONTESPAN.

Allons!...

LA VOISIN.

Où?

Mme DE MONTESPAN.

Où tu veux.

LA VOISIN.

La messe noire?

(*Mme de Montespan fait signe que oui.*)

LA VOISIN.

Vous y venez enfin!

Mme DE MONTESPAN.

Le pouvoir m'échappe; il me glisse des doigts, mes doigts trop faibles pour le retenir. Un instant encore, et je le perds pour toujours. A l'aide!

LA VOISIN.

La situation a changé: je ne sais si je puis.

Mme DE MONTESPAN.

Quoi?

LA VOISIN.

On nous traque. Le lieutenant de police s'acharne à notre poursuite. Tout à l'heure, Romani, un de nos amis, a parlé à la torture. On me soupçonne; je ne dois point bouger.

Mme DE MONTESPAN.

Tu refuses maintenant?

LA VOISIN.

Je ne refuse point. Il faut attendre.

Mme DE MONTESPAN.

Attendre! Attendre! Quand la terre s'écroule sous moi!

LA VOISIN.

Il fallait agir plus tôt.

Mme DE MONTESPAN *(haletante, cherche autour d'elle, sur elle, enlève son bracelet).*

Tiens, prends, prends!... Que veux-tu de plus! Tout ce que tu voudras, je te le donne.

LA VOISIN *(regarde et palpe le bracelet).*

A quoi me servira-t-il sur le bûcher?

Mme DE MONTESPAN.

Tu m'abandonnes?

LA VOISIN.

Eh! avant de penser à vous, je pense à moi!

Mme DE MONTESPAN (*menaçante*).

Tu me trahis, tu es avec mes ennemis?... Prends garde, Voisin! Obéis. Je jure que si tu refuses, je te livre.

LA VOISIN.

Vous?

Mme DE MONTESPAN.

Moi.

LA VOISIN.

Me perdre, c'est vous perdre.

Mme DE MONTESPAN.

De toute façon, je suis perdue. Ne me pousse pas à bout !

LA VOISIN.

Soit ; mais de mon côté, si je suis prise, je ne vous ménage point.

Mme DE MONTESPAN.

Je joue le monde. Si je perds, que m'importe d'être perdue !

LA VOISIN.

Bien. — Au reste, votre pouvoir est mon dernier abri. Je suis à couvert sous votre ombre. Si vous tombez, mes ennemis auront tôt fait de m'atteindre.

Mme DE MONTESPAN.

C'est dit ?

LA VOISIN.

Oui. Qu'on me prenne ou non, j'aurai eu au moins, avant de mourir, la satisfaction que je voulais.

Mme DE MONTESPAN.

Quelle ?

LA VOISIN.

Je puis vous le dire maintenant. Ce n'est un secret, j'imagine, ni pour vous, ni pour moi, que nous n'avons pas une grande affection l'une pour l'autre ; et nous n'avons de raisons de nous ménager, qu'autant que notre intérêt à toutes deux y trouve son compte. — Je vous connais, je connais cette cour vaniteuse et hypocrite ; je sais ce qui se cache dans le

fond de vos âmes : la bestialité profonde des pensées. Et j'avais joie, malgré qu'ils en eussent, à leur mettre à tous le nez dans leur ordure, à les ramener au joug de mon Maître. Il y a des années que je guettais l'orgueil le plus superbe. — Aujourd'hui, je l'ai !

Mme DE MONTESPAN (*menaçante*).

Oses-tu ?... Ne sais-tu pas que je puis ?...

LA VOISIN.

Non, vous ne pouvez pas. Vous ne rejetterez pas le seul pouvoir qui vous rende le sceptre que vous avez perdu.

Mme DE MONTESPAN (*levant les mains au ciel*).

Dieu ! comme tu m'humilies ! — Toi, rappelle-toi bien que si tu m'abaisses en vain, si tu ne me donnes la victoire, je te tue.

LA VOISIN.

Et comment osez-vous douter de mon Maître ? Jamais il ne m'a trompée.

Mme DE MONTESPAN.

Allons !

LA VOISIN.

Attendons la nuit.

Mme DE MONTESPAN.

Chaque minute consomme ma ruine.

LA VOISIN.

Le prêtre est là, j'ai prévenu Guibourg ; j'ai la victime : tout est prêt. J'attendais d'heure en heure, sûre que vous céderiez. Voici l'ombre. Venez à la chapelle. Appuyez-vous sur moi.

Mme DE MONTESPAN.

Que fais-je ?... Je ne sais plus... Ah ! *(Elle gémit, déchirée par une soudaine douleur.)*

LA VOISIN.

Vous souffrez ?

Mme DE MONTESPAN *(pâlissante, se tenant le corps, la poitrine serrée à deux mains).*

Je meurs ; mais que je meure reine !

(Fin du 1er acte)

ACTE II

La nuit. — Une galerie du château. Les fenêtres du fond donnent sur une cour. A gauche, quelques marches mènent à un oratoire, dont la porte est fermée, et dont on voit les fenêtres à vitraux blancs, avec des barreaux de fer. La scène est à demi-obscure, éclairée seulement par les vitraux illuminés à l'intérieur et par la lueur vacillante d'une veilleuse qui brûle au pied d'une statue de la Vierge, dans une niche, à côté de la porte de l'oratoire. Peu à peu, la clarté de la lune pénètre la galerie. Marie-Aube vient en tâtonnant.

MARIE-AUBE.

Elle s'est levée, elle est sortie, malade, presque mourante... Cette odieuse femme l'accompagnait. Depuis des mois, elle rôde autour d'elle, avec ses louches acolytes : ce Guibourg, ce Lesage, que j'ai frôlé tout à l'heure dans l'ombre. Il faisait le guet. Il ne m'a pas vue. Mais, moi, je l'ai bien reconnu. Qu'ont-ils donc à cacher ? Que veulent-ils de ma mère ? Où l'ont-ils entraînée ?... *(Elle voit la fenêtre de l'oratoire éclairée.)* Ah !... Elle est ici !... *(Elle va rapidement vers la porte, puis s'arrête.)* Eh bien ?... *(Elle fait encore quelques pas, lève la main vers la poignée de la porte, puis la retire.)* De quoi ai-je peur ?... Allons ! *(Elle essaie d'ouvrir la porte.)* La porte est fermée...

(Elle s'assied sur une marche, et se met à trembler, sans parler.)

(Elle se relève.)

Je veux voir !

(Elle regarde les vitraux éclairés, s'approche, et, en se tenant aux barreaux, elle parvient à hausser sa figure jusqu'à la

fenêtre; mais, au moment de regarder, elle détourne la tête.)

Je n'ose pas...

(Elle regarde. Elle a un sursaut, et reste, muette, les yeux dilatés, les mains crispées au grillage. On l'entend haleter, et ses dents claquer, dans le silence. Enfin elle gémit doucement, tremble de tout son corps. Ses mains se détachent. Elle tombe évanouie.)

(Silence.)

(Une horloge sonne un quart. La lune, jusque-là voilée, commence à éclairer la scène. La lumière de la chapelle s'éteint.)

SCÈNE II

(La porte de la chapelle s'ouvre. Une figure d'homme gras, brutal et effaré, regarde lentement au dehors. Puis sortent deux femmes, l'une tenant une forme indistincte et lugubre, enveloppée d'un drap blanc, l'autre des serviettes et des étoles; après elles, l'homme, un prêtre, portant un calice qu'il cache sous son manteau.—Ils rasent les murs peureusement, se glissent le long de la galerie, comme des oiseaux de nuit, et disparaissent.—Mme de Montespan paraît. Elle regarde autour d'elle avec égarement.)

Mme DE MONTESPAN.

Mon corps brûle de honte. Je sens sur lui, comme un fer rouge, la marque du calice d'or et les obscènes regards...

(La Voisin, qui sort derrière elle, veut lui donner la main. Mme de Montespan la repousse.)

Ne me touche plus !

(La Voisin hausse les épaules, grommelle, regarde par la fenêtre de la galerie le ciel et la cour, et s'en va.)

(Mme de Montespan descend les marches en chancelant.)

Mme DE MONTESPAN *(avec haine).*

Ah ! ce roi, ce roi, pour qui je me suis avilie ! Je le hais de m'avoir contrainte à m'avilir pour lui !

(Elle va à pas incertains et précipités et se heurte au corps de sa fille.)

Ah !

(Elle se penche vers elle.)

Marie-Aube !

(Elle s'agenouille auprès d'elle.)

Elle est évanouie !... *(Elle lui soulève la tête, l'embrasse.)* Aube ! ma chère Aube !...

(Marie-Aube rouvre les yeux, regarde sa mère, fait un mouvement d'effroi, se rejette violemment en arrière, et se cache la figure.)

Mme DE MONTESPAN *(saisie).*

Quoi ! je vous fais peur ?... Ma fille, ma petite fille, c'est moi... Pourquoi vous éloignez-vous de moi ? Pourquoi vous cachez-vous ?... Marie-Aube, regardez-moi...

MARIE-AUBE *(de même).*

Non ! non !... Laissez-moi !

Mme DE MONTESPAN *(lève brusquement la tête, regarde la fenêtre de la chapelle, au-dessus d'elle, puis regarde sa fille. Après un moment de silence, d'une voix altérée.)*

Aube,... est-ce que... ? Vous avez vu ? Regardez-moi !... Vous avez vu.

(Elle se penche sur elle, et lui écarte les mains.)

MARIE-AUBE *(la figure découverte, mais les yeux fermés, détourne la tête, avec un mouvement instinctif de répulsion.)*

Je vous en prie, madame, je vous en prie ! Ne m'interrogez pas ! Laissez-moi partir... Je veux partir, je veux aller au couvent...

Mme DE MONTESPAN *(accablée, lâchant Marie-Aube).*

Tu as vu... Je te fais horreur. — *(Amèrement.)* Tu as raison. Va, tu ne me mépriseras jamais autant que je me méprise !

(Elle se détourne d'elle ; et, assise à quelques pas, elle regarde dans le vide avec une tristesse désespérée.)

(Marie-Aube relève la tête, regarde sa mère, et, prise d'un élan de pitié et d'amour, elle veut se jeter dans ses bras.)

Mme DE MONTESPAN *(se recule à son tour avec crainte, et l'écarte d'elle).*

Non ! ne me touche pas ! Éloigne-toi de moi ! Je salis tout ce que je touche... Ah ! si je pouvais m'arracher à moi-même ! Où fuir mon corps souillé, l'horreur qui tord mes entrailles ?...

MARIE-AUBE *(se tord les mains en pleurant).*

Oh ! comment, comment avez-vous pu ?...

Mme DE MONTESPAN *(avec douleur).*

Je ne sais pas, je ne sais pas !... Qu'ai-je fait ? Comment suis-je venue ici ? Ah ! quand j'ai vu que j'allais perdre, qu'ils allaient me voler ce que j'avais arraché par toute une vie de peines, j'ai perdu la raison, une folie m'a poussée...

MARIE-AUBE.

Qu'aviez-vous donc gagné de si précieux ? Aviez-vous tant de bonheur ?

Mme DE MONTESPAN *(amèrement).*

Le bonheur ! Il n'y a pas de bonheur !... Le pouvoir est sans joie ; mais c'est une torture de le perdre.

MARIE-AUBE.

Ce fardeau écrasant !

Mme DE MONTESPAN.

Tu ne peux pas comprendre... Tu ne connais pas l'âpre besoin de dominer. Ce n'est pas la gloire d'être au-des-

sus de ces gueux ; c'est la souffrance intolérable d'être au-dessous, au milieu de ce bétail humain. As-tu jamais senti l'horreur d'un troupeau de moutons, ces têtes stupides qu'écrase un poids séculaire, cette viande de boucherie, à l'odeur ignoble, où passent, comme un frisson de vent, des plaintes lamentables et grotesques ? Ainsi me paraissent les hommes : des bêtes entassées au fond d'une fosse, hurlantes et puantes, se mêlant, se piétinant, avec des cris et des rires idiots. Pour les fuir, j'ai grimpé sur mes mains et mes genoux la montagne au-dessus d'eux ; je glissais, je tombais ; mais, meurtrie, je me relevais ; les voix odieuses s'éteignaient derrière moi, l'air devenait moins souillé, j'apercevais les sommets lumineux. Les voici ! J'y atteins !... Et il me faudrait retomber parmi ces misérables !...

MARIE-AUBE.

Ils sont nos semblables.

Mme DE MONTESPAN.

Ils ne sont pas mes semblables. Ils sont faits pour obéir, et moi pour commander.

MARIE-AUBE.

Dieu seul commande, nous sommes ses instruments.

Mme DE MONTESPAN.

La foule n'est que poussière balayée par le vent. Une grande âme est le vent qui balaye la poussière, le souffle même de Dieu.

MARIE-AUBE.

A quoi sert cette action, ce pouvoir tumultueux ?

Mme DE MONTESPAN.

A être grand.

MARIE-AUBE.

Le pouvoir corrompt l'âme.

Mme DE MONTESPAN

Le pouvoir purifie l'âme. Ce qui avilit, c'est l'ignoble médiocrité, c'est tout ce qui force aux compromis, aux ménagements, à l'hypocrisie des demi-mesures, des demi-actions, des demi-pensées. Il n'y a qu'un crime au monde, c'est de n'être pas soi-même. Ah! quand je pense que tant d'êtres médiocres, par leur seule naissance, se trouvent au suprême degré du monde, et que moi, il me faut tant souffrir pour y atteindre, que je n'y suis pas encore, et que chaque pas que je gagne m'est disputé par des rivaux indignes, que cette petite fille stupide veut me ravir mon bien! Mon bien! J'y ai droit. Je l'aurai!

MARIE-AUBE *(tristement).*

Et après?

Mme DE MONTESPAN *(haussant les épaules).*

Après, c'est l'autre monde. Je suis perdue. Mais que j'aie celui-ci! La mort est loin.

MARIE-AUBE.

Hélas! la mort est près. Mère, songez que les années s'en vont!

Mme DE MONTESPAN.

Ah! voilà le vrai enfer! Vieillir! nulle torture n'est comparable à celle-là! Sentir sa chair pourrir lentement, voir de ses yeux son corps s'altérer chaque jour, comme un mur que l'humidité moisit, voir sa peau jaunir, ses dents se tacher, ses cheveux tomber, le visage se creuser de plis burlesques et hideux, où grimace la mort... Qu'est-ce que l'enfer a jamais inventé de pareil? Ah! quelle ignominie!...

Et penser que rien, rien ne peut arrêter cette mort vivante ! Chaque jour, elle s'étend sur ce beau corps qui est à vous,... qui était à vous, dont vous étiez si fière. Quelquefois, je suis si lâche, le matin, quand je m'habille, que je n'ose pas me regarder : j'ai peur de voir... Inutile lâcheté ! Sous le fard et l'étoffe, l'œuvre de destruction continue et ne fait jamais halte. Si les yeux ne veulent pas voir, l'esprit implacable voit. Par mille douleurs sourdes, l'ennemi se rappelle à nous de toutes parts, il chemine en silence dans la poitrine qui siffle, dans le cœur engorgé, dans les entrailles brûlées, dans les articulations durcies, dans les extrémités gonflées. A quoi bon lutter ? On est las, las de cette lutte vaine. Il n'y a qu'à se coucher à terre et à mourir. Je passe des nuits à pleurer de désespoir... Mais qu'ai-je fait, qu'ai-je fait, pour voir cette chair que j'aimais, se gâter et mourir ! Il n'y a qu'un instant, j'étais encore comme toi. Tu ne comprends pas, tu penses qu'il y a un monde entre nous... Tu verras toi-même : si loin qu'elle paraisse, à peine commence-t-on à vivre, que c'est déjà la fin.

MARIE-AUBE.

C'est la loi : pourquoi se révolter ?

Mme DE MONTESPAN.

Parce que c'est la loi ! Qu'ai-je à faire d'une loi ? Pourquoi m'écrase-t-elle ? Ai-je signé un pacte ? Pourquoi m'impose-t-on une loi qui n'est pas faite pour moi ? Que les esclaves s'inclinent devant elle, qu'ils adorent s'ils veulent, comme une nécessité sacrée, la honte de vieillir. Pour moi, je la vomis.

MARIE-AUBE.

Tout passe, la vieillesse comme le reste. Un jour viendra où le corps et l'âme refleuriront.

Mme DE MONTESPAN.

Je ne crois pas en ces rêves.

MARIE-AUBE.

Ne blasphémez pas !

Mme DE MONTESPAN.

Ce n'est pas moi qui blasphème, ce sont ceux qui croient qu'un Dieu si lâche existe... Ce Dieu d'hôpitaux et de charniers ! Quel César romain s'est jamais plu à des jeux plus ignobles que les siens ! On dirait qu'il met son plaisir à inventer des êtres, pour les faire souffrir et pour les avilir. Mais quel goût a-t-il donc de la laideur et de la mort ! Faire d'une adolescente, ivre d'espoir, une guenon flétrie, et d'un corps juvénile, une ordure puante, quel triomphe ! et que nous devons avoir de respect pour le bourreau !

MARIE-AUBE *(suppliante).*

Mère, mère, vous me déchirez le cœur !
(Elle lui ferme la bouche avec ses mains.)

Mme DE MONTESPAN *(la regardant avec un sourire étrange).*

Comme tu es jeune, toi ! Comme tu es heureuse d'être jeune !

MARIE-AUBE.

Je voudrais vous donner ce corps que vous m'enviez ! — Ne le regardez pas ainsi, Madame ! Vos yeux me font peur : ils me haïssent.

Mme DE MONTESPAN *(continuant à la regarder avec envie et pitié).*

Ah ! pouvoir être encore deux ans comme ceci, seulement deux ans !

MARIE-AUBE.

Hélas ! si vous pouviez me la prendre, cette importune jeunesse !

Mme DE MONTESPAN.

Que t'a-t-elle fait ?

MARIE-AUBE.

Elle m'est à charge. Tant d'années encore à me défendre ! Je ne suis pas assez forte ; je voudrais être au bout.

Mme DE MONTESPAN.

La vie est un vin trop puissant pour ta tête. Elle te fait peur.

MARIE-AUBE.

Elle m'est odieuse.

Mme DE MONTESPAN.

A cause de moi, n'est-ce pas ?

MARIE-AUBE.

Pas seulement de vous, madame.

Mme DE MONTESPAN *(amèrement)*

Pas de moi seulement ?

MARIE-AUBE.

Qu'ai-je dit ? Ne croyez pas !...

Mme DE MONTESPAN.

Si, je te crois, au contraire. Ainsi, je te fais souffrir ?

MARIE-AUBE *(bas)*.

Oui.

Mme DE MONTESPAN.

Dis-moi tout.

MARIE-AUBE.

Je ne puis pas. Ah ! je déteste la vie ! Qu'elle ait fait

de vous, vous que j'aime, vous que j'admire malgré tout...
(Elle s'arrête.)

Mme DE MONTESPAN.

Eh bien?

MARIE-AUBE *(après un silence, veut lui prendre les mains).*

Pardon.

Mme DE MONTESPAN *(se dégageant doucement).*

Ton silence est plus cruel que toutes les paroles. Je l'ai mérité. C'est bien.

MARIE-AUBE.

Non, non, vous vous trompez. Je vous aime, je vous aime! C'est pourquoi je ne puis supporter tout ce qui vous amoindrit.

Mme DE MONTESPAN *(la regardant avec surprise).*

Tu m'aimes, malgré tout?

MARIE-AUBE *(avec une passion concentrée).*

Plus que tout, madame.

Mme DE MONTESPAN.

Comment se peut-il? Je ne t'ai guère aimée. Jamais je n'ai rien fait pour toi.

MARIE-AUBE.

Vous ne savez pas tout ce que vous êtes pour moi, depuis mon enfance... Je ne vous voyais pas souvent. Vous nous aviez envoyés loin de vous. Mais on me parlait de vous. Je rêvais de vous, madame. Votre portrait était dans ma chambre; j'avais une adoration pour lui. Je le regardais, je causais avec lui. Lorsque j'étais seule, je montais sur le lit pour l'embrasser. Et les jours où vous veniez me voir, mon cœur battait d'émotion.....

Mme DE MONTESPAN *(souriant tristement).*

J'étais bien froide et bien pressée. Je te regardais sans indulgence, et à peine arrivée, je ne songeais qu'au départ.

MARIE-AUBE.

... Puis je vins à la cour. J'étais heureuse de me rapprocher de vous, de vivre dans votre lumière, de respirer le même air. Mais je me sentais laide et gauche auprès de vous, j'avais peur de vous déplaire, et cela me glaçait. Ce que j'aimais le mieux, c'était à me réfugier dans un coin de votre chambre, à l'ombre d'un rideau, et je vous regardais, quand le Roi, la cour, les ambassadeurs, étaient réunis autour de vous, vous entouraient d'hommages. Il me semblait que tout le monde vous aimait comme moi, et j'avais l'âme inondée de joie..... Cela a été ainsi, jusqu'à un jour,... j'étais encore enfant, je jouais avec mon frère, M. le duc de Vexin, dans la galerie du rez-de-chaussée. La fenêtre était ouverte. Dans le jardin, au-dessous, deux gentilshommes causaient, je les croyais de nos amis ! J'ai écouté ce qu'ils disaient... Ah ! madame !

Mme DE MONTESPAN *(violemment).*

Qui était-ce ?

MARIE-AUBE.

Je ne sais pas.

Mme DE MONTESPAN *(pressante).*

C'était M. de Gesvres ?

MARIE-AUBE.

Non, je ne le dirai pas. A quoi bon ? Ils sont tous de même, vous le savez bien. Je l'ai vu depuis. Mais alors, oh ! cela a été un déchirement pour moi. Je ne comprenais pas

bien toutes les vilenies qu'ils ont dites, mais ce fut assez pour apprendre beaucoup de choses que j'ignorais. Depuis ce moment, j'ai tout vu avec d'autres yeux ; j'ai su ce que valaient ces sourires, ces flatteries. J'ai aussi appris à voir vos larmes. Mon Dieu ! comment pouvez-vous vivre ainsi, vous qui êtes si fière ? Comment pouvez-vous supporter ce mensonge continuel ? Moi, je ne peux plus !...

Mme DE MONTESPAN *(lassée).*

Mais que veux-tu que je fasse ?

MARIE-AUBE.

Laissons-les, maman, venez avec moi, venez dans la retraite, loin de la cour, en Dieu. On respire librement, on ne vieillit point en Dieu. Les jours passent, l'âme fleurit comme un printemps éternel. C'est un amour qui ne trompe point, qui est à l'abri des jalousies ; plus on est à le partager, plus grande est la part de chacun. Ah ! qu'il me serait doux de l'aimer avec vous, de rêver de lui ensemble, là-bas, dans notre province, au milieu des grands bois, au chant des cloches de nos villages, et des tranquilles fontaines !

Mme DE MONTESPAN *(regardant longuement sa fille et souriant avec mélancolie).*

Pauvre petite rêveuse, tout ce que tu dis est fou ; c'est un leurre de ton esprit. Je le sais. Mais je l'aime. J'aime ta pureté. Si tes rêves ne sont pas vrais, tes larmes sont vraies, ton amour est vrai. Ma chérie, ta bonté vient de fondre mon cœur ; il ne se reconnaît plus ; tu lui fais sentir le bonheur d'aimer, pour la première fois. Laisse-moi te regarder ! Je ne t'avais jamais vue encore... Que tu es fraîche ! ta peau est un tissu de fleur ; les larmes qui enlaidissent une vieille femme comme moi, sur ta joue sont une rosée... Ne te détourne pas, je ne suis plus jalouse. N'es-tu pas moi ? Qu'il est étrange et doux que tu sois moi, mon fruit et ma

chair! Comment ai-je attendu à ce jour, pour goûter le charme consolant de revivre en toi! Où suis-je? Ici, où là? O ma jeunesse, ris-moi, ne sois pas triste, ne sois pas triste par moi! Je ferai ce que tu veux, tout ce que tu veux, mon amour, même si c'est absurde, afin que tu sois heureuse, que je sois heureuse en toi, afin que mirant ma pauvre figure lasse et mes yeux, dans tes yeux, dans ton cœur, ô ma fontaine de Jouvence, j'y voie sourire le candide reflet de ta jeune figure...

MARIE-AUBE.

Ma mère, ainsi vous voulez bien ?...

Mme DE MONTESPAN.

Nous partirons demain, si tu veux, où tu veux, loin d'ici.

MARIE-AUBE.

Ah! *(elle l'embrasse).*

(Grand bruit de voix au dehors.)

MARIE-AUBE.

Que se passe-t-il ?

Mme DE MONTESPAN.

Rentre, vite, qu'on ne te trouve pas ici.

MARIE-AUBE.

Mais vous ?...

Mme DE MONTESPAN *(au moment où elle lui sourit, aperçoit la figure de la Voisin, dissimulée dans une encoignure de la galerie. Sa voix change brusquement).*

Je n'ai besoin de personne, je rentrerai seule... Va...

(Marie-Aube se sauve sur la pointe des pieds, en lui envoyant un baiser.)

SCÈNE III

Mme DE MONTESPAN, LA VOISIN, puis quelques GENTILSHOMMES.

LA VOISIN *(accourt effrayée).*

Madame, nous sommes perdus !

Mme DE MONTESPAN.

Quoi ?

LA VOISIN.

On nous guettait. Il y a des semaines que le lieutenant de police joue avec nous. Un exempt nous attendait, caché près de la porte. Je me méfiais. J'ai laissé passer devant Guibourg et la Poulain. A peine sortis, on s'est jeté sur eux. Ils se sont enfuis. On leur donne la chasse.

Mme DE MONTESPAN.

Ils t'ont vue ?

LA VOISIN.

Non. Mais c'est une affaire d'heures. Si Guibourg est pris, Guibourg parlera. Je le connais. Il n'a plus rien à espérer, rien à ménager. Il nous dénoncera tous.

Mme DE MONTESPAN.

Misérable ! Voilà où tu m'as menée ! C'est pour cela que je me suis avilie !

LA VOISIN.

Il vous sied bien de nous faire des reproches ! C'est pour vous que nous nous sommes perdus.

Mme DE MONTESPAN.

Silence ! On vient... Ah ! s'ils pouvaient échapper !
(Mme de Montespan et la Voisin se réfugient dans un angle

obscur, près de la statue de la Vierge. Quelques gentilshommes accourent des deux côtés de la galerie, et se penchent aux fenêtres pour voir. Dehors, le tumulte redouble.)

GENTILSHOMMES.

C'est ici, dans la cour.

— Qu'y a-t-il ?

— Des drôles qu'on poursuit, deux femmes et un homme.

— Qu'ont-ils fait ?

— On dit que ce sont des sorciers. Ils sortaient du palais.

— Du palais ? Nous apprendrons de belles choses demain.

— Ils détalent comme des lièvres. Regardez ce gros curé, avec ses courtes jambes. Comme il trotte, tout le long de la cour, avec les limiers à ses fesses ! L'imbécile va se faire cerner. Voyez, je vous le disais. Le voilà acculé dans cet angle ! Eh bien ! que fait-il ? Il arrache une trique à un laquais ! Il les roue de coups ! Ventredieu ! Quelle poigne ! Ils n'osent plus avancer !

— Bravo !

— Le suisse va l'embrocher avec sa pique.

— Oui !... Non !... Quel sanglier ! Il les renverse... Il grimpe après l'échafaudage. Voilà un enragé ! On grimpe derrière lui ; mais il est plus agile ; il gagne, il prend de l'avance ; il est sur le rebord du toit. Il va leur échapper.

— Le mousquetaire en bas charge son arme. Il vise. Eh bien, qu'attend-il ?

— Tirez, tirez donc !

(Coup de feu.)

(Mme de Montespan et la Voisin, qui ont suivi ces conversations, sans voir, avec une angoisse qui en souligne tous les détails, se saisissent la main.)

Mme DE MONTESPAN ET LA VOISIN *(spontanément)*

Mon Dieu ! faites qu'il soit tué !

(Au dehors, vacarme de cris et de rires.)

LES GENTILSHOMMES.

Touché ! il glisse, il tombe !
— Paf ! quel plongeon !
— Il est mort ?
(Après un instant.)
— Non, il remue, il crie.
— Allons voir...
(Ils sortent précipitamment.)
(Mme de Montespan et la Voisin courent à la fenêtre, hâtivement, peureusement.)

Mme DE MONTESPAN.

Il est pris, on l'emmène...

LA VOISIN.

C'est fini.
(Elle s'affaisse sur le sol.)

Mme DE MONTESPAN.

Ce vacarme a réveillé le Roi. Dans un moment il saura tout. Et Fontanges, Fontanges, quelle joie pour elle, demain ! Ah !... Tu as des sortilèges ! Trouve quelque chose, voyons !
(Elle secoue la Voisin.)

LA VOISIN.

Je ne sais plus. Le Maître s'est lassé. Il s'est retiré de nous. Nous sommes seuls, nous ne pouvons plus rien.

Mme DE MONTESPAN.

Force-le à t'obéir !

LA VOISIN *(avec fatalisme).*

Il est le Maître.

Mme DE MONTESPAN.

Fuyons alors.

LA VOISIN.

A quoi bon ? On nous reprendra demain. Quand le Maître vous abandonne, il n'y a plus rien à faire. Nous sommes perdus.

(Elle pleure.)

Mme DE MONTESPAN.

Cesse tes plaintes ! A quoi sert de gémir ?

LA VOISIN.

Pensez-vous aux tortures qui m'attendent ?

Mme DE MONTESPAN.

Depuis que tu es née, n'es-tu pas vouée au bûcher ?

LA VOISIN.

Ce n'est pas la même chose de risquer la mort, ou de la voir devant soi.

Mme DE MONTESPAN.

Lâche !

LA VOISIN.

Vous en parlez à votre aise. Vous ne risquez rien, vous autres. On brûle les gueux ; mais les grands échappent. On n'ose pas les frapper.

Mme DE MONTESPAN.

Pour les gens de notre sorte, il y a des tortures pires que celles du bourreau.

LA VOISIN.

Quoi donc ?

Mme DE MONTESPAN.

Être vaincu !

LA VOISIN.

Qu'est-ce que cela auprès des tenailles rougies ?

Mme DE MONTESPAN.

Ah ! s'il suffisait d'un fer rouge, pour effacer la honte !

LA VOISIN.

Ce sont des mots. Vous en serez quitte pour vous retirer dans votre château de province, vous ferez quelques dévotions pour mettre votre âme en repos, et vous continuerez de manger grassement, de dormir dans de bons lits et de vous faire caresser par vos amants ; tandis que moi...

Mme DE MONTESPAN.

Crois-tu que je me résignerai, que je leur laisserai le champ libre, que cette fille prendra ma place ? Fuir ?... Jamais ! Qui parlait de se retirer ? Oui, tout à l'heure... Maintenant, tout est changé. On peut faire retraite, volontairement, vainqueur. Mais vaincu, méprisé, fuir devant les rires, s'écrouler sous les outrages ! Je mourrai, plutôt que de céder.

LA VOISIN.

Allons donc ! je vous connais : vous vous entendrez, vous partagerez. Et que m'importe ? Si vous mourez, vous, c'est pour votre plaisir ; personne ne vous y force.

Mme DE MONTESPAN.

Tu es trop vile pour savoir ce que peut souffrir une âme comme la mienne.

LA VOISIN.

Tant mieux ! Vous ne souffrirez jamais trop

Mme DE MONTESPAN.

Pourquoi me hais-tu ?

LA VOISIN.

Je ne vous hais point. Mais on souffre moins, quand on sait que les autres souffrent aussi.

Mme DE MONTESPAN.

Cela ne diminuerait-il point ton mal, si tu pouvais te venger de tes ennemis ?

LA VOISIN.

Oui, il me semble que mes souffrances ne seraient pas tout à fait perdues. — Mais comment ? Et puis, qui frapper? Je n'ai que des ennemis. Quand je me vengerais de deux ou trois, il en resterait toujours...

Mme DE MONTESPAN.

Mais si au lieu de frapper quelques misérables, on allait droit à ceux qui valent des millions d'hommes ?

LA VOISIN.

Qui ?

Mme DE MONTESPAN.

Si l'on frappait ?...

LA VOISIN *(bas)*.

Le Roi ?

Mme DE MONTESPAN.

Oui.

(Court silence.)

LA VOISIN *(la voix altérée)*.

Ce que tu proposes, ma fille, est terrible.

Mme DE MONTESPAN.

Je ne veux pas qu'il survive à son mépris pour moi.

LA VOISIN.

Tuer le Roi !

Mme DE MONTESPAN.

Tu trembles ?

LA VOISIN.

Ce n'est rien... Puisque tout est perdu, ce serait là bien finir. Mais penses-tu à ce qui nous attend après, aux tortures ?

Mme DE MONTESPAN.

Il y a toujours des moyens d'échapper à la vie.

LA VOISIN.

Comment veux-tu qu'on le frappe ?

Mme DE MONTESPAN.

Le matin, quand il travaille, il a coutume de prendre un verre de rossoli.

LA VOISIN.

Bien. Legros et Bertrand veillent sur sa boisson. Je les connais. Ils verseront ce qu'il faut.

Mme DE MONTESPAN.

Fais vite. Que ma volonté ne puisse plus se reprendre !

LA VOISIN.

Sois tranquille, je le servirai en roi. Et la Fontanges ?

Mme DE MONTESPAN.

Celle-là, je m'en charge.

(La Voisin sort.)

Mme DE MONTESPAN.

O Dieu ! où m'entraînes-tu ?... Le tonnerre gronde dans mes tempes. Je veux m'arrêter... Marche !

(Fin du 2e acte.)

ACTE III

Le cabinet de travail du Roi. — Louis XIV est assis, devant une grande table. Louvois, assis de l'autre côté de la table, lit. Sur une petite table ronde, à quelques pas du Roi, est placé un flacon de vin. Dans un angle, un prie-Dieu, devant un tableau du Christ en croix.

LOUVOIS.

Votre Majesté semble préoccupée. Veut-Elle que j'interrompe ma relation et que je revienne ce soir?

LE ROI.

Non, monsieur, continuez, allez jusqu'au bout.

LOUVOIS.

Conformément aux ordres de Votre Majesté, le baron de Montclar est entré mercredi dans Strasbourg. Il n'y a pas eu de résistance. Nul n'attendait son arrivée. Les portes étaient ouvertes, les murailles dégarnies de canons. Le maréchal a fait lire sur la place publique l'arrêt de la Chambre souveraine de Brisach, annexant Strasbourg à la France. Tout s'est passé dans un ordre parfait, et sans protestation. C'est à peine si l'on a été obligé de pendre, pour l'exemple, trois ou quatre coquins qui faisaient du scandale. Cette prise rend Votre Majesté définitivement maîtresse de l'Alsace entière et ferme pour toujours le royaume aux Barbares. « *Clausa Germanis Gallia!* » — En même temps, les nouvelles que je reçois d'Italie me permettent de croire qu'aujourd'hui, monsieur de Catinat doit entrer dans

Casal. Ainsi se continue cette conquête du monde, en pleine paix, qui frappe de stupeur les ennemis de Votre Majesté et sera l'admiration des siècles à venir.

LE ROI.

Vous donnerez ordre, monsieur, qu'un *Te Deum* soit chanté dans toutes les églises de France. Il faut offrir à Dieu ce qui lui appartient. Notre gloire est la sienne. C'est pour lui que nous conquérons.

LOUVOIS.

La grandeur de Votre Majesté est justement que la cause de Dieu soit liée à la sienne. Ce qui est à Dieu, est au Roi.

LE ROI.

A moi, monsieur? Il y a des moments où je me demande si rien m'appartient, hors moi-même. Mes armées me conquièrent l'Europe, et je ne suis même pas maître de ce que je vois, à peine de ce que je touche.

(Il touche machinalement la table où est le flacon.)

LOUVOIS.

Il faut que la tristesse qui accable Votre Majesté soit bien profonde; car c'est la première fois que je l'entends s'exprimer avec cette amertume.

LE ROI.

Je sais la bassesse de la nature humaine, quand, privée du secours de Dieu, elle se livre à elle-même. Sa sauvagerie a besoin d'être constamment refoulée par un pouvoir inflexible. J'ai vu dans mon enfance, pendant cette époque troublée où les sujets osaient se rebeller contre le trône, les aberrations de l'esprit des hommes qui veulent se passer d'un maître. Mais j'avais cru que vingt ans de noble discipline avaient réussi à tuer ces germes de folie. Aussi ne puis-je

cacher l'étonnement qui m'a pris, lorsque cette honteuse affaire d'empoisonneurs et de sorciers m'a révélé que sous l'éclat apparent de ma prospérité, la plaie continuait de mûrir, et que la boue montait jusqu'aux marches de mon trône.

LOUVOIS.

Ce sont crises passagères : les règnes les plus florissants ne sauraient y échapper. C'est la revanche de la santé. Tant qu'un peuple reste jeune, il faut qu'il jette sa gourme. Mais l'enfant est bon, je le connais. Il n'est besoin que d'offrir à sa vigueur un vaste champ où son trop-plein s'épanche, et de le tenir constamment en haleine, sans lui permettre de se reposer jamais.

LE ROI.

L'oisiveté de Versailles a des dangers sans doute pour des esprits ardents, qui ont besoin d'action ; mais l'expérience a montré qu'ils seraient aux armées d'un danger bien plus grand, disposant d'une force qui risque de les tenter. Au reste, le mal est devenu trop profond, pour qu'on puisse le guérir par des moyens ordinaires. Toute la cour est atteinte. Chaque jour, le venin se répand.

LOUVOIS.

L'exemple est contagieux sur la gent moutonnière. Il faut donner deux ou trois coups retentissants, et étouffer ensuite l'affaire. Mais ce n'est pas en s'attaquant à une poignée de misérables, qu'on réussira à frapper l'opinion. On doit aller droit aux têtes, sans pitié pour l'illustration du nom et des services ; car, outre qu'un grand seigneur coupable est plus coupable qu'un vilain, son châtiment est plus profitable, par son retentissement.

LE ROI.

Vos conseils sont d'accord avec ma propre pensée ; mais

mille raisons viennent combattre ma raison et la tiennent en suspens. Je me vois arrêté par des considérations de famille et de sentiment, que les crimes n'ont pu encore tout à fait effacer de ma mémoire.

LOUVOIS.

Il est digne de Votre Majesté de passer outre à sa bonté naturelle, si l'intérêt public l'exige.

LE ROI.

Madame de Montespan vous touche aussi d'assez près : vous avez fiancé à son neveu une de vos filles.

LOUVOIS.

Quoi, sire, c'est d'elle qu'il s'agit ?

LE ROI.

On a arrêté cette nuit trois empoisonneurs ; ils sortaient du palais : ils ont accusé Madame de Montespan d'avoir pris part à leurs forfaits.

LOUVOIS.

Eh ! sire, quelles garanties offre la parole de pareils misérables ?

LE ROI.

Monsieur de la Reynie semble y ajouter foi.

LOUVOIS.

Ce magistrat a la cervelle tournée. Il voit des criminels partout. C'est une manie commune à son espèce. Après vingt ans d'office, ils sont tous incapables de voir les choses comme elles sont. Leur imagination ténébreuse et contournée substitue à la réalité, de mauvais romans, où le poignard, le poison et tous les artifices d'une basse littérature prennent sottement la place des mobiles humains.

LE ROI.

Vous le verrez vous-même. Je lui ai donné ordre de se tenir dans le cabinet voisin, dès qu'il aurait quelque révélation nouvelle à m'apporter. Voyez s'il n'est point là.

(Louvois ouvre la porte.)

LOUVOIS.

Sire, il est ici.

LE ROI.

Veuillez le prier d'entrer.

(La Reynie entre.

SCÈNE II

LE ROI, LOUVOIS, LA REYNIE

LE ROI.

Eh bien, monsieur, ont-ils confirmé leurs aveux ?

LA REYNIE.

Sire, je suis accablé de ce que je viens d'entendre. C'est en tremblant que j'ose le rapporter à Votre Majesté.

(Silence. Le Roi baisse le tête, et fait signe à La Reynie de parler.)

LA REYNIE.

Il y a une heure, nous avons mis la main sur le plus dangereux des criminels, la femme Voisin, celle qui a dirigé ou conçu tous ces crimes. Elle sortait impudemment du palais, sans chercher à se cacher. Arrêtée, elle a fait, d'elle-même, avec un calme effrayant, le récit de ce qui s'était passé.

LE ROI.

Elle aussi met en cause la marquise de Montespan ?

LA REYNIE.

Elle l'accuse plus terriblement que tous les autres.

LOUVOIS.

C'est la tactique ordinaire de ces gueux: ils se défendent en accusant.

LA REYNIE.

On lui a, devant moi, appliqué la question. Elle a maintenu ses dires, en les aggravant.

LOUVOIS.

Eh! monsieur, à des êtres de cette espèce, il faudrait donner la torture pour les empêcher de parler, et non pour les y inviter. Leur perversité naturelle ne les porte que trop à mentir et à nuire.

LA REYNIE.

Croyez-vous, monseigneur, qu'un vieux magistrat comme moi soit assez peu circonspect pour accepter sans contrôle les dénonciations d'un criminel, surtout quand elles s'attaquent à ce qu'il y a de plus sacré au monde? Je serais plus criminel que lui, si je ne prenais soin de contrôler chacune de ses assertions. J'ai fait interroger les femmes de madame la marquise: tous les témoignages s'accordent avec ceux de la femme Voisin.

LOUVOIS.

N'oublions pas, monsieur, que la marquise est gravement malade depuis quelques semaines, et qu'il y a lieu sans doute d'attribuer à cet état morbide les actes dont on l'accuse, et que d'ailleurs je ne connais point.

LA REYNIE.

Hélas! j'eusse été heureux de trouver cette excuse. Malheu-

reusement les faits coupables remontent bien au delà de ces derniers mois. Il y a quinze ans qu'elle se livre à ces pratiques. A peine arrivée à la cour, nous voyons la marquise recourir à des sortilèges pour conquérir la faveur de Votre Majesté. Elle est en relations déjà avec la femme Voisin, qui la fournit de philtres et de poisons. Ces poudres, composées d'ingrédients infâmes, sont à diverses reprises mêlées aux aliments de Votre Majesté; et les médecins ont pu constater avec moi que ces tentatives scélérates coïncident, à chaque fois, avec des maladies de Votre Majesté. Ce n'est pas tout. A l'église Saint-Séverin, au château de Villebousin, à Versailles même, Madame de Montespan et ses complices se livrent à de criminelles conjurations pour faire mourir la Reine et Mademoiselle de la Vallière. Enfin, de jour en jour, la fureur de la marquise s'accroît avec son pouvoir et la peur de le perdre. Ma bouche se refuse à décrire l'horreur des attentats où cette infortunée tombe: cette nuit même au château, couchée nue sur l'autel, le sacrifice saint célébré sur son corps, l'hostie auguste consacrée avec le sang humain... Sire, je m'arrête et je conclus, pénétré d'effroi et de douleur: il y a lieu d'arrêter sur-le-champ la marquise de Montespan.

LOUVOIS.

Impossible. La marquise n'est point une femme ordinaire. On ne saurait toucher à elle, sans atteindre l'État.

LA REYNIE.

L'État est bien plus atteint par ses crimes. S'ils ne sont point punis, rien ne peut plus être puni.

LOUVOIS.

Quand le châtiment ne peut être secret, l'éclat qu'il donne aux forfaits est quelquefois plus redoutable que leur impunité. Le scandale de tels crimes est pire que les crimes.

Songez au retentissement de cette affaire en Europe. Quelle joie pour les nations qui nous haïssent et guettent infatigablement l'occasion de précipiter leur maître de sa gloire!

LA REYNIE.

Le danger serait plus grand à ce que les révélations fussent faites par les ennemis d'abord. De pareils attentats ne peuvent rester longtemps secrets. Prévenons la Renommée, et que l'Europe apprenne à la fois le crime et le coup qui l'a écrasé!

LOUVOIS.

J'admire, monsieur, avec quelle aisance vous prenez votre parti d'un coup qui déchire le cœur de Celui au bonheur duquel nous sommes tenus de veiller!

LA REYNIE.

Monsieur, ce n'est point parce qu'un devoir est pénible à remplir, qu'on y doit renoncer. J'estime qu'un honnête homme doit mettre son orgueil à l'accomplir, d'autant plus qu'il lui en coûte davantage. Pensez-vous que je sois arrivé sans luttes à l'avis que j'exprime? Sire, vous dirai-je les tourments que j'ai endurés, cette nuit? Tandis que cette malheureuse subissait la question, mon cœur la subissait avec elle; chacun de ses aveux m'était un coup de poignard. Je me trouvais brusquement possesseur d'un effroyable secret, dont dépendait l'État; et je voyais un danger égal à l'étouffer ou à le répandre. Je savais de quel trouble il pourrait être pour le royaume; mais je savais aussi qu'en le gardant pour moi, je troublais le royaume suprême de la Justice. Sire, je savais de quels coups je percerais votre cœur; mais je savais qu'il m'était interdit de l'épargner, qu'il y allait de votre gloire. Ah! sire, cette noble charge de défenseur de la Loi, que j'étais si fier d'avoir reçue de vous, combien, depuis hier, j'ai souffert de son honneur écrasant! Je me suis senti

sur le point d'y renoncer, de prier Votre Majesté de me relever d'une tâche que je n'étais plus capable de remplir. Je ne savais plus où était mon devoir. J'ai prié Dieu, je l'ai supplié de m'éclairer, de me faire oublier ma personne, de parler à ma place; et Il m'a répondu que je ne devais point remettre à d'autres un devoir dangereux, mais l'accomplir moi-même, malgré mon cœur, quoi qu'il m'en puisse coûter, pour l'honneur de la justice et la gloire de Votre Majesté.

(La Reynie, très ému, se jette aux pieds du Roi, qui, également ému, lui fait signe de se relever.)

LOUVOIS.

Triste gloire, monsieur, à quoi vous travaillez !

LA REYNIE *(se relevant, avec fierté).*

Il s'agit d'être grand, et non de le paraître.

(Mme de Montespan entre impétueusement chez le Roi.)

SCÈNE III

LE ROI, Mme DE MONTESPAN.

(Louvois et la Reynie font un mouvement de surprise, en voyant entrer Mme de Montespan.)

LE ROI *(se levant, saisi et irrité).*

Madame de Montespan !...

(Il fait un signe de la main à Louvois et à La Reynie, qui saluent et se retirent, sans parler).

(Le Roi, debout, regarde durement, en face, Mme de Montespan, qui lui rend son regard, sans baisser les yeux.)

LE ROI.

Qui vous a autorisée, madame, à entrer chez moi, sans avoir été appelée ?

Mme DE MONTESPAN

Mes droits.

LE ROI.

Vous n'en avez plus ici.

Mme DE MONTESPAN.

Ils ne dépendent point de vous.

LE ROI.

Vous n'en aviez que par moi.

Mme DE MONTESPAN.

Je les ai conquis, je les garde.

LE ROI.

Osez-vous en un pareil moment...?

Mme DE MONTESPAN.

Le moment est grave, en effet, pour vous et pour moi. Si je viens, ce n'est pas seulement ma gloire attaquée, c'est un reste d'affection qui m'amène: prenez garde à ce que vous allez faire. Ne prononçons, l'un ni l'autre, de paroles irrémédiables. Maîtrisons-nous tous deux.

LE ROI.

Je crois rêver, quand j'entends ce langage impérieux. C'est vous qui menacez?

Mme DE MONTESPAN.

Mon orgueil avertit le vôtre. Jamais plus grand danger ne nous menaça tous deux.

LE ROI.

Oubliez-vous que vos crimes me sont connus?

Mme DE MONTESPAN.

Tant mieux! Je n'ai donc point à vous les apprendre.

LE ROI.

Il est donc vrai? Ces poisons, ces sorcelleries, ces crimes atroces et ignobles, voilà votre œuvre?

Mme DE MONTESPAN.

Notre œuvre, sire. La mienne et la vôtre.

LE ROI.

Perdez-vous le sens? Qu'osez-vous dire?

Mme DE MONTESPAN.

Je dis que si je me suis déshonorée, souillée de tous les crimes, c'est que vous m'y avez contrainte. Votre ingratitude, votre luxure, votre égoïsme, m'ont réduite aux abois. Vous vous êtes plu à me désespérer. Depuis quinze ans, il n'est pas un jour où mon esprit se soit reposé avec confiance sur le vôtre; pas un, où je n'aie dû lutter constamment pour n'être point détruite par vous. C'était pour vous un jeu de tyran capricieux et ennuyé, de me retirer d'une main ce que l'autre me donnait, de menacer mes droits, de traquer mon orgueil. Vous m'avez affolée. Il fallait me défendre. Je me suis défendue à coups de crimes. Qu'ils retombent sur vous!

LE ROI.

Eh! que vous devais-je donc, madame? Je vous ai tirée de votre province, je vous ai comblée de faveurs. Rien n'égalait votre néant, si ce n'est votre ambition. Quinze ans, je l'ai gorgée de biens et d'honneurs. Une nuée de parents faméliques, d'intrigants et de débiteurs, se sont engraissés de mes bienfaits. Rien ne vous appartient, pas même la chemise que vous avez sur le corps. Qu'êtes-vous pour exiger rien de moi?

Mme DE MONTESPAN.

Votre femme.

LE ROI.

Ma femme, c'est la Reine.

Mme DE MONTESPAN.

Allons donc! Cette vieille Espagnole, idiote, ridicule et méchante, qui passe ses journées au milieu de ses confesseurs et de ses chiens! Qu'a-t-elle de commun avec vous, que le lit quelquefois, quand je le lui permets, dans l'intérêt de l'Etat! — La Reine, c'est moi. J'ai partagé toutes vos pensées. Vos ministres, vos généraux conféraient avec moi. Vous me consultiez sur vos affaires les plus secrètes. Ma décision était de moitié dans les vôtres.

LE ROI.

Il est vrai. Vous me devez tout.

Mme DE MONTESPAN.

Vous ne me devez pas moins. Oubliez-vous mon amour passionné de votre gloire? J'ai veillé sur elle plus jalousement que vous. Vous faire grand fut mon ardent et incessant désir. Pour l'accomplir, il n'est rien que je n'aurais sacrifié. Je fus pour vous la volonté toujours en éveil, qui n'eut jamais de répit, que vous ne fussiez arrivé au faîte. Sous moi, l'Europe vaincue a subi les lois qu'il vous a plu de dicter. La France brille de fortune et de force. Je ne vous ai rien pris, que je ne vous aie rendu au centuple cent fois.

LE ROI.

Votre monstrueuse vanité vous aveugle, madame: vous ne faisiez rien que par moi. Vous êtes par mon plaisir. Ce que j'ai pu faire, je le puis défaire.

Mme DE MONTESPAN.

Il dépend de vous de donner à un grand esprit les moyens de prendre conscience de sa grandeur. Il ne dépend de personne de lui retirer cette conscience, quand une fois il l'a prise.

LE ROI.

J'ai eu de plus grands serviteurs que vous, madame. Quand il m'a plu de les congédier, ils se sont inclinés et éloignés en silence.

Mme DE MONTESPAN.

Oui, votre discipline a merveilleusement réussi à domestiquer les âmes. Versailles n'est plus peuplé que de valets. — Mais mon esprit est d'autre sorte, et croit vous faire honneur, en revendiquant contre vous l'indépendance de la femme que vous avez aimée.

LE ROI *(sèchement)*.

Je ne vous aime plus.

Mme DE MONTESPAN.

Que m'importe? Faites comme moi. Je ne vous ai jamais aimé.

LE ROI *(piqué)*.

Le dépit vous emporte. Je ne vous crois point si hypocrite. Je me souviens de vos protestations d'amour.

Mme DE MONTESPAN.

J'aimais le Roi, non vous.

LE ROI.

Vous êtes bien hardie de me le dire.

Mme DE MONTESPAN.

Je vous dis ce que vous devriez savoir, si vous consentiez à écarter le nuage d'épaisse flatterie qui vous aveugle et vous abêtit. Qui vous aime pour vous-même ? La royauté fait votre beauté, votre esprit, vos vertus.

LE ROI.

C'en est trop : j'ai trop longtemps supporté votre ambition, vos violences, cette humeur injurieuse qui s'attaque à tout ce qu'il me plaît d'aimer et de distinguer à la cour. Ne savez-vous pas ce qu'il m'en a coûté d'endurer près de moi une femme comme vous, dont tout décèle à chaque instant la crasse originelle : cette voix rauque d'Italienne, ces gestes de populace, ce relent d'antichambre que vous traînez après vous, ce besoin de paroles grossières qui jaillissent de votre bouche comme un flot de boue, toute cette vulgarité qui vous sue par tous les pores, cette fureur enfin d'une nature débauchée, qui trahit sa bassesse jusque dans l'amour, qu'elle avilit !

Mme DE MONTESPAN.

C'est possible : j'ai tout cela. Mais si je possède les vices dont vous m'accusez, et d'autres encore, au moins, je ne sens pas mauvais comme vous. Votre nouvelle amante ne vous l'a-t-elle point dit ?... Regardez-vous et jugez-vous, avec votre tête chauve et rouge, vos dents gâtées, vos ulcères, votre goutte, votre sécheresse de cœur, votre indigence de conversation ! Pensez-vous qu'une femme comme moi n'ait pas souffert avec vous, et qu'il ne lui ait pas fallu plus de mérite pour vous endurer, qu'à vous pour supporter ses vices ? J'ai fait taire mes répugnances, les révoltes de mon corps et de mon cœur, et l'ennui écrasant qui m'étouffait près de vous, pour ne voir que la grandeur du Roi, et la gloire difficile de la tâche à laquelle vous étiez consacré. —

Ma compagnie vous a pesé, dites-vous?... Bon Dieu! qu'était la vôtre pour moi! Votre égoïsme vous affolait-il sur l'agrément pompeux de vos faveurs, au point de ne pas sentir l'aversion de ma chair contre vous? Vos baisers me soulevaient le cœur, mes sens hurlaient de dégoût. Mais je vous hais, je vous hais! Il y a quinze ans que je vous hais! Ne le voyez-vous pas?

LE ROI *(accablé).*

Quoi! tant de haine, une fureur si aveugle, dans un être que j'ai nourri de mes bienfaits, qui protestait qu'il m'aimait!... Dieu! à qui croire maintenant? — Je vous rends grâces, madame, de m'avoir enfin éclairé sur vos sentiments pour moi. Vous venez de prononcer vous-même votre sentence. Dans un instant, vous serez arrêtée.

Mme DE MONTESPAN.

Vous n'oserez point. Vous ne pouvez me frapper, sans vous frapper avec moi.

LE ROI.

Rien ne m'attache plus à vous. Vous êtes seule, vous n'avez de liens avec rien. Il suffit d'un mot de moi, — et je vais le dire, — pour que la justice vous demande raison de tous vos crimes.

Mme DE MONTESPAN.

Je suis attachée au trône par des liens indestructibles : mes six enfants.

LE ROI.

Que m'importe? Quand la justice parle, la voix du sang se tait.

Mme DE MONTESPAN.

Ce n'est pas votre affection pour eux qui vous arrêtera, je

le sais, vous n'aimez rien que vous. C'est votre orgueil. Chaque coup qui m'atteint vous frapperait six fois.

LE ROI.

Ces innocents ne sont point responsables de vos débordements. Vos enfants ne sont plus vos enfants. Je vous les fais enlever.

Mme DE MONTESPAN.

Vous ne le pouvez point. Ils sont à jamais marqués de mon nom et du vôtre. Toutes vos protestations ne serviront qu'à publier la part qui leur échoit de ma honte. Je vous mets au défi de m'atteindre sans les atteindre.

LE ROI.

Eh bien, je les frapperai, oui, je les briserai, s'il le faut, plutôt que de ne point briser votre fierté rebelle.

Mme DE MONTESPAN.

Qu'ils soient donc déshonorés avec moi, pourvu que vous ayez votre part de notre ignominie !

(Marie-Aube, entrée depuis quelques instants, sans que le Roi ni Mme de Montespan l'aient vue, se jette à leurs genoux et tend les mains vers eux.)

SCÈNE IV

LE ROI, Mme DE MONTESPAN, MARIE-AUBE.

MARIE-AUBE.

Epargnez-nous !

LE ROI.

Ma fille !

(Il va vers elle.)

MARIE-AUBE (*saisissant la main du Roi*).

Que vous ai-je fait ? Vous me détestez ! Vous voulez me perdre !

LE ROI.

L'innocente enfant !... Voilà votre victime, madame.

Mme DE MONTESPAN.

C'est vous qui la frappez.

LE ROI.

Allons, ne pleurez pas, ma fille. Qu'est-ce que vous avez ? Vous avez mal entendu. Vous êtes punie de votre curiosité. Comment êtes-vous entrée ici ?

MARIE-AUBE.

Ah ! sire, je savais que vous étiez irrités l'un contre l'autre, j'avais peur de votre colère. Pardonnez-vous, je vous en prie.

LE ROI.

Ce n'est pas votre affaire. Rentrez chez vous, mademoiselle. Votre place n'est point ici.

MARIE-AUBE.

Ne me chassez pas ! Où irai-je, si vous me repoussez ? Je n'ai de place nulle part qu'entre vos bras. Je n'ai pas d'autre famille, point d'amis, je n'ai que vous, je vous aime tous deux. Si vous êtes ennemis, vous me déchirez, je ne puis plus vivre !

LE ROI.

Vous avez entendu des choses que vous ne deviez jamais connaître. J'aurais voulu vous les épargner. Puisque le mal est fait, tâchez de l'oublier et croyez que votre père vous aime.

Mme DE MONTESPAN.

Il est mieux que vous ayez entendu. Il ne sert à rien de s'entourer de mensonges. Cela n'est bon qu'à faire des victimes. Mieux vaut se déchirer le cœur et voir le monde comme il est : la bassesse des hommes, la férocité de la vie. Regardez-nous, méprisez-nous, et tâchez de vivre et de valoir mieux.

LE ROI.

Eh ! madame, vous la tuez !

MARIE-AUBE.

Ah ! pourquoi m'avez-vous fait vivre alors, si la vie est ainsi ? Je ne suis pas assez forte. Vous aimez tant la lutte, que vous trouvez une saveur même dans la haine et le mépris. Mais moi, ils m'accablent. J'ai besoin d'aimer, de respecter... et je ne peux plus, je ne peux plus ! Pourquoi m'avoir fait vivre dans cette vie pour qui je ne suis pas faite ? Ah ! Sire, quel présent funeste vous m'avez fait du jour ! Et vous aussi, madame ! Pourquoi vous êtes-vous aimés ? Est-il juste que pour votre amusement et pour votre ambition, vous m'ayez condamnée à cette douleur ?

(Elle pleure aux pieds du Roi. Le Roi et Mme de Montespan se tiennent un instant muets et accablés. Mme de Montespan se penche près de Marie-Aube, pour la consoler. Marie-Aube à genoux se cache la figure dans la robe de sa mère, sans quitter la main du Roi, qui la regarde avec pitié.)

LE ROI.

Que voulez-vous que je fasse, ma fille ?

MARIE-AUBE.

Pardonnez !

LE ROI.

Il ne s'agit pas de moi seulement. Vous ignorez heureusement ce qui s'est passé.

MARIE-AUBE.

Si, je sais...

LE ROI.

Vous savez ce que votre mère a fait ?

MARIE-AUBE *(troublée).*

Non, sire, je me trompe, je ne sais pas, je ne sais rien... *(Mme de Montespan s'écarte instinctivement de sa fille.)*

LE ROI.

Je puis sacrifier mes ressentiments. Je ne puis sacrifier la justice.

MARIE-AUBE.

Prononcez à sa place !

LE ROI.

Eh bien, pour vous, ma fille, je consens à soustraire la coupable à ses juges ; mais il faut qu'elle se châtie elle-même, qu'elle quitte sur-le-champ la cour, qu'elle se retire au couvent.

MARIE-AUBE *(avec empressement).*

Ah ! sire, n'est-ce que cela ? Et vous lui pardonnerez, si elle vous obéit ?

LE ROI.

Peut-être, un jour, nous verrons.

MARIE-AUBE.

Elle le fera, sire. Elle me l'a promis.

LE ROI.

Vous avez promis à votre fille, madame ?

MARIE-AUBE.

D'elle-même, elle voulait partir, N'est-ce pas, madame, vous me l'avez dit ?

Mme DE MONTESPAN.

Il est vrai, j'avais promis à cette enfant : cette nuit, j'avais décidé de partir ; mais je voulais le faire librement, la tête haute, par ma volonté et non la vôtre. Aujourd'hui, tout a changé, vous me chassez ; je ne puis m'avilir à cette basse soumission. Je reste.

LE ROI.

Alors, que la justice vous prenne !

Mme DE MONTESPAN.

Qu'elle me prenne ! Elle entendra d'étranges révélations.

LE ROI.

Votre âme est-elle endurcie à toute honte ?

Mme DE MONTESPAN.

La pire honte est celle du chien qui rampe sous les coups.

MARIE-AUBE.

Ma mère, ayez pitié de nous et de vous !

Mme DE MONTESPAN.

Ne me regarde pas, toi, avec ces yeux lamentables, qui me poursuivent comme un remords !

MARIE-AUBE.

Vous m'avez promis ! Vous m'avez donné votre parole, madame. Voulez-vous que je ne croie plus en vous ? Oh ! je ne le pourrais point. Je meurs, si vous aussi, vous m'avez trompée.

Mme DE MONTESPAN.

Tais-toi, ne me demande rien : je ne pourrais te refuser. Ne te fais point la complice de mes ennemis !

MARIE-AUBE.

Je vous en prie, je le veux, il le faut !...

Mme DE MONTESPAN *(au Roi).*

Vous l'emportez. Cette innocente se fait l'instrument de votre despotisme. Je ne puis résister à son regard triste et tendre. Je pars si elle le veut, si vous dites un mot. Prenez garde, ne le dites point ; pour la dernière fois, je vous avertis. Ne me poussez point à bout ! L'abîme est proche.

LE ROI *(durement).*

Vous irez dans vos terres ; vous n'en sortirez point, dans un rayon de dix lieues. Vous ne verrez plus vos enfants, si ce n'est, par dernière indulgence, Mademoiselle de Blois, qui aura la permission de vous visiter quinze jours par an. Vous resterez là jusqu'à votre mort, priant et implorant la miséricorde de Dieu.

MARIE-AUBE.

Sire !...

LE ROI.

C'est mon arrêt.

Mme DE MONTESPAN

Que le Destin s'accomplisse !

MARIE-AUBE.

Sire, ne lui direz-vous pas au moins une parole affectueuse avant son départ ?

LE ROI.

Je n'ai plus pour elle ni affection, ni haine, je ne demande qu'à oublier cette femme, je l'efface de moi.

Mme DE MONTESPAN.

Mon amour est comme la tunique de Nessus : on ne l'arrache de soi, qu'en se déchirant soi-même.

LE ROI (*hausse les épaules*).

Adieu, madame.

(*Il lui tourne le dos, va machinalement à la petite table, et se verse un verre de vin. Mme de Montespan le regarde ; ses yeux ne peuvent cacher leur flamme. Marie-Aube en est frappée ; elle suit le regard de sa mère, voit le Roi, le verre qu'il tient, regarde encore Mme de Montespan. Elle ouvre la bouche, fait un mouvement vers Mme de Montespan, veut parler, puis se décide et va rapidement vers le Roi.*)

MARIE-AUBE.

Sire, donnez-moi à boire.

LE ROI (*lui tendant son verre*).

Prenez, ma fille.

(*Mme de Montespan, saisie d'horreur, retient à peine un cri, s'approche précipitamment de sa fille et lui prend la main.*)

Mme DE MONTESPAN.

Ne buvez pas !

(*Marie-Aube la regarde sans parler.*)

LE ROI.

Pourquoi ? Elle tremble; ces émotions l'ont brisée. Cela lui fera du bien.

(Marie-Aube porte le verre à ses lèvres. Mme de Montespan, après une seconde d'hésitation, s'élance et lui arrache le verre, qu'elle vide d'un trait.)

Mme DE MONTESPAN.

Non !

MARIE-AUBE.

Qu'avez-vous fait ? — Ce n'est pas... ce n'est pas ?...

Mme DE MONTESPAN.

Ne craignez point. J'ai vu ce que vous pensiez. Pauvre petite, je vous ai comprise.

MARIE-AUBE.

Oh ! pardon ! pardon !...

Mme DE MONTESPAN.

Vous ne pouviez supporter de me mépriser, n'est-ce pas ?

MARIE-AUBE.

J'ai besoin de vous estimer pour vivre, de garder ma foi en vous.

Mme DE MONTESPAN.

Merci. Ne la perdez point, quoi qu'il arrive.

LE ROI.

Que veut dire cette scène ?

Mme DE MONTESPAN.

Tout s'unit pour ma défaite. Dieu me frappe : c'est bien.

Je suis sauvée ! Je sors de l'ouragan qui m'emportait. Oh ! Dieu ! comment ai-je fait pour m'arracher à son étreinte ? J'ai besoin de sentir que c'est irrévocable, — oui, irrévocable, — afin de me rassurer. Si ce n'était pas fait, je crois que je ne le referais point. — C'est fait. Rien au monde n'y changerait plus rien. — A quel enfer j'échappe ! Il s'en est fallu de si peu que je ne la sacrifie, elle aussi, à ma rage ! — Respire, mon cœur ! Les monstres qui grondent dans ce sein s'agitent en ce moment dans les convulsions de la mort. Moi, moi, je les ai frappés. Je sens une âpre joie à m'être délivrée moi-même, de ces mains. — Moi ? si peu moi ! — O ma raison, ne t'enorgueillis point ! Ce n'est pas toi qui m'as sauvée. Raison si claire, si lucide, imbécile Raison, qui vois tout et ne peux rien, tu n'es rien sans le Destin ! — Allons, ne me méprisez pas ! Vous voyez bien que c'est Lui qui fait tout, que je suis sa victime... Ah ! Vous qui croyez conduire le monde !...

(Elle chancelle.)

MARIE-AUBE.

Ah ! je le savais bien !...
(Elle soutient sa mère en pleurant.)

LE ROI.

Mais qu'est-ce donc ?

MARIE-AUBE.

Ah ! sire, ne voyez-vous pas qu'elle meurt ?

LE ROI.

Elle meurt ? — Dieu ! — Mais alors, ce verre, ce vin !... C'était donc moi qu'on voulait ?... Moi ! — Grand Dieu ! tu m'as sauvé !
(Il s'agenouille sur son prie-Dieu, devant le tableau du Crucifiment.)

Mme DE MONTESPAN *(amèrement).*

Regardez-le, ma fille : en ce moment même, il ne pense qu'à lui.

MARIE-AUBE *(hors d'elle).*

Au secours !...

Mme DE MONTESPAN.

Paix, il n'est plus de secours.

LE ROI *(à Marie-Aube).*

Taisez-vous, infortunée, n'appelez point !...

MARIE-AUBE *(désespérée).*

Elle se meurt. Au secours !...

LE ROI.

Taisez-vous ! Je le veux.

SCÈNE V

(Les portes s'ouvrent, et les gens de la Cour, curieux et effarés, entrent, regardent, se pressent. Mme de Montespan est étendue sur un canapé, soutenue par sa fille)

LES COURTISANS.

— Qu'y a-t-il ?...
— Le Roi est malade ?...
— On a crié...
— La marquise est évanouie...
— Appelez Monsieur Fagon !

LE ROI *(très calme).*

Mme de Montespan s'est trouvée mal. Eloignez-vous, faites l'air autour d'elle.

Mme DE MONTESPAN *(à sa fille, qu'elle regarde avec une tendresse passionnée).*

O vous qui m'avez sauvée !...

(Elle lui baise la main.)

(Mlle de Fontanges fend le flot des courtisans amassés à la porte, et accourt très émue.)

Mlle DE FONTANGES.

Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ? — Ah ! Madame !...

Mme DE MONTESPAN *(se soulevant et la regardant en face).*

Insolente jeunesse, tu passeras aussi !

(Elle meurt.)

(Fin.)

AVERTISSEMENT

La réalité des faits est assez différente de ceux qu'on a présentés ici : Mme de Montespan, loin de mourir empoisonnée, en 1680, survécut vingt-sept ans à la scène de août 1680 avec le Roi. C'est au contraire Mlle de Fontanges, qui mourut en 1681, d'une façon mystérieuse et soudaine, où l'on voulut reconnaître la main criminelle de sa rivale. Mlle de Blois avait trois ans en 1680 ; et si Louvois prit la défense de Mme de Montespan contre la Reynie, c'est Colbert qui avait fiancé sa fille cadette au neveu de la favorite.

Voilà d'assez graves libertés avec l'histoire. J'ai tenu à les exposer moi-même, non pour m'en excuser, mais pour montrer sans doute que je suis sans excuse. Je n'irai pas jusqu'à imiter la désinvolture de Schiller, qui mettait une sorte de coquetterie à affirmer son indépendance vis-à-vis de l'histoire, et, dans l'avertissement de Fiesque, *se vante de n'avoir conservé que le nom et le masque du Fiesque historique. J'ai pris grand soin au contraire d'observer avec autant de fidélité que j'ai pu les caractères de Mme de Montespan, du Roi, de Louvois et de la Reynie ; mais je n'ai pas cru devoir m'astreindre à la stricte exactitude, quand elle n'était pas commandée par la logique intérieure des caractères ; et même, je me suis délibérément appliqué, quand je voyais dans les traits de mon modèle l'ébauche d'une passion ou d'une action qui s'arrête en chemin, à la développer plus complètement. Je n'ai eu nullement la prétention d'écrire un chapitre d'histoire. Je me suis attaché à la peinture d'une âme ambitieuse qui vieillit*

et qui voit le pouvoir lui échapper, et de l'explosion de sauvagerie qui se fit jour brusquement au sein de la société la plus raisonnable, la plus maîtresse de soi qui fût jamais. Afin d'être tout à fait libre, j'avais d'abord nommé ce drame l'Ambitieuse, *et l'héroïne principale:* Vittoria Fieschi. *Mais il m'a semblé plus franc de nommer les héros de leurs véritables noms, et d'affirmer les droits de l'art vis-à-vis de l'histoire.*

Il y a dans l'histoire deux sortes de faits : ceux qui ont une signification profondément humaine, ceux qui résument des moments essentiels d'une nation ou d'une grande âme, ceux qui se sont enregistrés dans l'imagination du peuple, — et d'autre part, les faits accidentels et passagers, qui sont comme les variations et les broderies exécutées sur le thème principal. Avec ceux-ci, je crois qu'on peut en user librement, pourvu que l'on ne touche pas au thème ; avec ceux-ci, je crois même qu'on doit en user librement, si cela est nécessaire pour donner au thème toute sa valeur. Il suffit que l'on reste fidèle, dans l'invention, au rythme des caractères et à la tonalité générale de l'époque.

Mais la question de l'histoire au théâtre est trop importante, pour que je songe à la traiter, à propos d'un aussi mince ouvrage. Je tâcherai de le faire ailleurs. Qu'il suffise de dire que l'histoire n'est pas un livre, où tout serait écrit jusqu'au dernier mot, et dont l'art devrait épeler servilement les syllabes. C'est un grenier de forces immenses, l'outre d'Eole, gonflée de toutes les passions humaines. A l'art de les déchaîner, s'il peut. Tout ce qui accroît la vie, et centuple les forces de vivre est bon. Nourrissons-nous des passions des siècles. La vérité, c'est la vie.

R. R.

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. Mellottée.

ÉDITIONS DE LA

REVUE D'ART DRAMATIQUE ET MUSICAL

En vente aux bureaux de la REVUE — 25, rue d'Ulm

Théâtre.

AUGUSTE ACHAUME. **La Frousse**, comédie en 1 acte (représentée au Théâtre Moderne) ..... 1 »
ADOLPHE BOSCHOT. **Dans la Chapelle** (plaquette in-16, presque épuisée) ..... 1 »
HENRY CEARD et HENRY de WERNIOLL. **Le Marchand de Microbes ou la Fille aux ovaires**, parade du XXe siècle (presque épuisée) 1,50
J.-A. COULANGHEON. **L'Adieu**, comédie en 1 acte ..... 1 »
EMILE FABRE. **L'Impérissable**, comédie en 2 actes 1,50
MAURICE DE FARAMOND. **Monsieur Bonnet**, drame en 4 actes en vers (représenté au Théâtre de l'Œuvre) ..... 3 »
VALENTIN MANDELSTAMM. **Le Lévite d'Ephraïm**, drame antique, en 5 actes et 4 tableaux ..... 2 »
ANDRÉ PICARD. **Un Amant délicat**, comédie en 1 acte (représentée à l'Athénée et aux Mathurins) (presque épuisée) 1,50
ROMAIN ROLLAND. **Aërt**, 3 actes (représenté au Théâtre de l'Œuvre) (presque épuisé) 2,50
— **Le Triomphe de la Raison**, drame en 3 actes (représenté au Théâtre de l'Œuvre) (presque épuisé) 2,50
— **La Montespan**, drame en 3 actes ..... 2 »
JEAN SARTENE. **Le Hotten**, mœurs paysannes, en 2 tableaux 1,50

Théâtre étranger.

MAX NORDAU. **Le droit d'aimer**, comédie en 4 actes, traduite de l'allemand, par Albert Bloch ..... 2 »
L. TOLSTOI. **Le premier Bouilleur**, 6 actes. Traduit par Adrien Soubeyrielle ..... 1 »
TOR HEDBERG. **Gerhard Grim**, scènes traduites par G. Levy-Uffmann ..... 2 »

Histoire, Critiques, Études, etc.

PAUL-LOUIS GARNIER. **L'Héroïsme de César Franck** (presque épuisé) ..... 1 »
LOUIS LUMET. **Le Théâtre Civique** 1,50
EUGÈNE MOREL. **Projet de théâtres populaires** (presque épuisé) ..... 1 »
SUARÈS. **Wagner** ..... 3 »

Œuvres dont il ne reste que quelques exemplaires.

PAUL et VICTOR GLACHANT. **Olympe Dunoyer ou la Jeunesse de Voltaire**, comédie anonyme et inédite de 1846, en 2 actes, en vers libres. **4 francs** au lieu de **3 francs**. — Grand papier, **10 francs**.
HENRY DE JOUVENEL. **L'attente du Miracle** (discours sur Bjørnson). **2 francs** au lieu de **1 franc**.
P.-H. LOYSON. **L'Exemple du sang**, épisode dramatique en 1 acte, représenté par les Escholiers. Troisième édition refondue, **3 francs** au lieu de **2 francs**.
A.-E. SOREL et P. ACKER. **Fausse Route**, comédie en 1 acte, représentée au Théâtre de l'Odéon. **2 francs** au lieu de **1 franc**.

NOTA. — TOUS CES VOLUMES SONT ENVOYÉS FRANCO EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER CONTRE MANDAT-POSTE.

Châteauroux. — Typ. et Stér. A. MELLOTTÉE.